

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-REDACTION : 29, RUE PIAT — PARIS (20^e) (Métro : Pyrénées)

Ouvriers français, vous devez entendre l'appel angoissé de nos frères d'Espagne.

Vous devez leur fournir les moyens de vaincre.

De TOUS les FRONTS D'ESPAGNE...

Répondons :
présent!

Le prolétariat espagnol sacrifie actuellement ses meilleurs éléments dans la lutte sans merci qu'il poursuit contre la canaille fasciste et qui doit aboutir à la liquidation totale de la réaction capitaliste.

Au nom des combattants antifascistes, les délégués des milices lancent aujourd'hui un suprême appel pour obtenir des travailleurs de ce pays l'aide effective qui leur permettra de triompher de leurs adversaires.

Il n'est que temps, en effet, de coordonner nos efforts pour leur apporter autre chose que des paroles de sympathie, ce dont ils n'ont que faire, mais le soutien efficace, la solidarité internationale de classe qu'ils sont en droit d'exiger de nous.

Chacun doit se convaincre que leur lutte est la nôtre : qu'une défaite du prolétariat d'Espagne aurait les répercussions les plus désastreuses pour la classe ouvrière de ce pays.

Ici, où, depuis le début du conflit, nous avons entrepris un immense effort pour défendre la lutte héroïque de nos camarades d'Espagne, nous appelons tous les sincères révolutionnaires à venir rejoindre nos rangs, afin de nous permettre d'intensifier encore notre action et leur fournir les moyens de vaincre.

Tous doivent répondre : Présent! et prendre conscience des responsabilités qu'impose, en pareille circonstance, le devoir de solidarité révolutionnaire.

A ce prix seulement le fascisme sera vaincu! L'UNION ANARCHISTE.

L'APPEL D'ORTIZ

Avec émotion, par l'intermédiaire du LIBERTAIRE, nous saluons le Peuple français et comptons sur vous, chers camarades, pour expliquer la lutte à mort que soutiennent les anarchistes espagnols contre la bête noire du fascisme.

Cordialement

ORTIZ.



Ortiz

...les délégués des colonnes antifascistes réclament l'aide effective du prolétariat français

Aidez-nous en vous aidant vous-mêmes

Point n'est besoin de faire appel à votre aide, camarades anarchistes français : nous savons bien que vous avez été les premiers à organiser la solidarité matérielle et morale envers le peuple espagnol. Vous avez envoyé au front de bataille le meilleur de votre jeunesse, de votre enthousiasme et de votre foi en notre idéal commun.

Le mouvement anarchiste français a devant lui une occasion magnifique de sortir de son long sommeil : il peut, si vous le voulez, être à la tête de la croisade antifasciste qui s'organise en France.

Camarades syndicalistes et anarchistes : unissez-vous : imitez l'exemple de vos frères de la C.N.T. de l'U.G.T. et de la F.A.I. L'heure n'est plus aux discussions philosophiques, mais aux décisions énergiques et rapides. Il vaut mieux commettre une erreur en luttant que rechercher la vérité théorique devant une bibliothèque.

Votre tâche consiste surtout à organiser la défense antifasciste en France, parallèlement au mouvement espagnol. Il vous faut commencer dès maintenant la formation des cadres de défense. Ne discutez plus, armez-vous, disciplinez-vous ! Rappelez-vous que la défense héroïque de Barcelone fut possible grâce à la préparation des cadres de défense de la C.N.T. et de la F.A.I. qui ont entraîné dans leur lutte tous les autres éléments antifascistes.

Les organisations syndicales ouvrières ont un rôle prépondérant à jouer dans la lutte antifasciste. Par dessus toutes les tendances, elles doivent se tendre la main en vue d'organiser un front commun. Prenez l'exemple de la C.N.T. et de l'U.G.T. qui, grâce à leur bonne entente, contrôlent aujourd'hui toute l'économie sociale de la Catalogne.

En premier, il vous faut combattre efficacement la presse bourgeoise à la solde du fascisme international.

Aidez-nous, oui, mais aussi aidez-vous vous-mêmes.

Tous sur pied, camarades anarchistes français. Des armes et des munitions d'abord, propagande ensuite, il faut mener de front les deux armes de combat. Aujourd'hui, il n'existe que deux camps : fascisme et antifascisme.

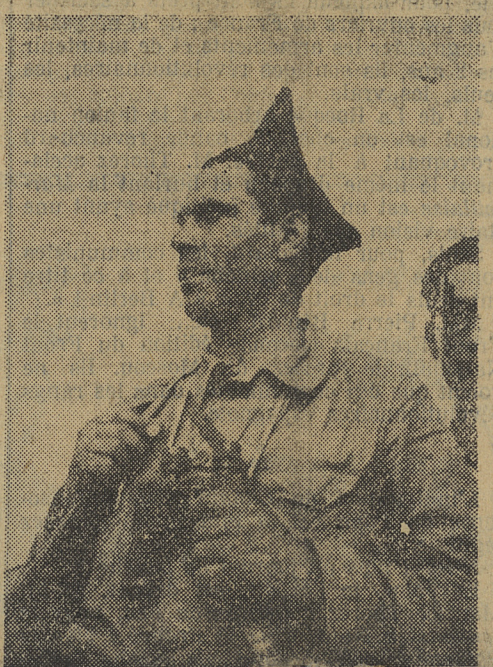
La révolution sociale naîtra de ce mouvement et plus nous serons forts dans la lutte, plus nous aurons de possibilités de faire triompher le communisme libertaire.

EMILIEENNE MORIN,
des Milices Antifascistes
(colonne Durruti)

Un appel de Durruti aux Camarades du "Libertaire"

Aux Camarades du « Libertaire »
Du front de bataille de l'Aragon, la colonne Durruti vous envoie un salut fraternel, en même temps que nous demandons à tous les travailleurs français une aide efficace, morale et matérielle.

Dites-vous bien, prolétaires de France,



ce, que la lutte du peuple espagnol contre le fascisme atteint des proportions internationales, car c'est la bataille du prolétariat mondial qui commence de l'autre côté des Pyrénées.

Vive le communisme libertaire.

Votre camarade.
DURRUTI.

Pour la liberté du monde!

Travailleurs de France! Le peuple espagnol traverse l'épreuve révolutionnaire la plus grande qu'il vécue l'histoire des peuples.

Vous, ouvriers de France, vous connaissez vos frères de l'autre côté des Pyrénées, car nous avons vécu parmi vous, quand nous étions poursuivis par la tyrannie alphonse de 1921 à 1931.

Il n'est pas nécessaire de vous rappeler le passé! Ce qu'il faut c'est parler du présent! Ce présent est grave pour l'Europe. Ces moments importants du prolétariat espagnol, qui comme des modernes Espartacus, organise des bataillons de guerriers de la liberté, pour nettoyer le champ et la cité de la cléricalité pourrie, du militarisme ivre et de toute la gale corrompue de sang bleu.

Ouvriers français! Révolutionnaires de Paris et des provinces, en ces moments difficiles, le peuple espagnol en armes et sûr du triomphe, vous fait un appel, rie à pleins poumons que vous leur prêtiez votre aide par tous les moyens, pour écraser le fascisme. Notre victoire est la victoire de tous les opprimés du monde entier.

L'Espagne est le flambeau qui illumine, avec ses reflets de lumière tous ceux qui voudront sortir des ténèbres. La C.N.T. et la F.A.I. ont mis à la disposition de la révolution, ses meilleurs militants, lesquels ensemble avec tout le prolétariat luttent par tous les fronts avec courage, avec ardeur, pleins d'enthousiasme pour la liberté d'Iberia, pour la liberté de la France, pour la liberté du monde.

Les hommes de la C.N.T. et de la F.A.I. lancent le cri de : SOLIDARITE, SOLIDARITE! SOLIDARITE! à tous les révolutionnaires, au peuple, aux anarchistes français. Travailleurs de France, contribuez avec votre geste solidaire au triomphe de la révolution sociale.

Exigez que s'organise la solidarité effective qui permette d'importer du matériel aux guerriers de la liberté, pour les « aguilluchos » de la F. A. I. et de la Confédération Nationale du Travail. MELER.

L'Espagne et sa révolution

Je suis très heureux, en ce moment, d'avoir quelques minutes pour m'adresser aux camarades de l'Europe, et, notamment, de la France. Nous savons que la presse « étrangère » tâche de vous renseigner à l'égard du mouvement — je ne veux pas dire de notre mouvement dans le sens purement espagnol — militaire, politique et social actuel, c'est-à-dire de l'avant-garde du mouvement révolutionnaire de l'Europe. Je veux dire simplement que notre mouvement espagnol n'est pas un mouvement d'ordre purement antifasciste, mais qu'il s'agit d'une action profondément anticapitaliste. Nous tous, aussi bien ceux qui remplissent des tâches militaires que ceux qui s'occupent des problèmes de l'arrière, nous savons qu'une transformation sociale très profonde et d'une portée dont on ne peut pas, à l'heure actuelle, en prévoir la grandeur, est en train de s'accomplir.

Les masses prolétariennes, paysannes et de soldats ne sauraient pas lutter avec leur courage habituel sur tous les fronts de bataille, si ces hommes ne luttent pas pour la réalisation d'une Espagne nouvelle, d'une Espagne où la justice et la liberté soient garanties par les syndicats et par le peuple armé et organisé pour en assurer l'affermissement et l'avenir.

Le capitalisme, nous avons toujours dit que c'était le créateur du fascisme. Et nous avions, en disant cela, vu juste. Par conséquent, pour abattre de façon décisive — et c'est la seule façon de l'abattre — le fascisme, il faut transformer le régime, c'est-à-dire il faut exproprier carrément la bourgeoisie, ce qui veut dire tout simplement : faire la révolution!

Nous sommes en 1936. C'est le moment des initiatives audacieuses et radicales. Le capitalisme « espagnol » a joué une carte vraiment décisive... Et puisqu'il a perdu, il faudra qu'il paye. Le capitalisme, en Espagne, est fini. Et moi, je pense qu'étant donné la situation chaotique du capitalisme mondial, celui-ci reste, d'ores et déjà, sérieusement menacé. La bataille ne saurait donc pas être entre le fascisme et la démocratie bourgeoise, mais entre le prolétariat et le capitalisme. Celui-ci sait être démocratique lorsque le prolétariat ne menace nullement ses privilèges, et sait se transformer en fasciste lorsque le prolétariat marche droit et sûr vers la conquête de ses droits et de sa liberté.

Il s'agit donc de l'abattre totalement, sans quoi nous aurions accompli un sacrifice inutile. Et pour l'abattre, il faut annihiler le capitalisme. Et cela, pour bien faire, non pas seulement en Espagne...

Notre guerre n'est pas politique, mais



Joaquín Ascaso
dont on lira l'appel en 2^e page

Union Anarchiste — Fédération Parisienne

Travailleurs Parisiens

En masse, répondez à l'appel des combattants antifascistes d'Espagne en assistant au

Grand Meeting

qui se tiendra SAMEDI 26 SEPTEMBRE, A 20 H. 30,

Grande salle de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor (Métro : Maubert - Mutualité), sous la présidence de Maria ASCASO, sœur de notre regretté camarade.

Prendront la parole :

Émilienne MORIN-DURRUTI,

déléguée de la colonne Durruti

Joaquín ASCASO,

cousin d'Ascaso
délégué de la colonne Ortiz-Ascaso

Alfonso MIGUEL,

Délégué de la colonne de Valence.

Assistés de :

AUDUBERT,
de la 5^e section
S.F.I.O.Pierre ODEON,
de l'Union Anarchiste
Retour d'EspagneCh. CARPENTIER,
de l'Union Anarchiste
Retour de SietamoSébastien FAURE,
de l'Union Anarchiste
et du « Libertaire »R. MONGLIN,
de la
« Patrie Humaine »

Ouverture des portes à 20 heures. Participation aux frais : 2 francs, 1 franc pour les chômeurs.

Tous les camarades du service d'ordre devront se trouver devant la porte à 19 h. 30.

A 23 HEURES, A 19 HEURES, EN SEANCE PRIVEE, LA PROJECTION D'UN FILM INEDIT EN FRANCE SUR LE MOUVEMENT ANARCHISTE DU 19 JUILLET A BARCELONE ET SUR LA COLONNE DES AGUILUCHOS.

sociale et révolutionnaire. Notre mouvement, c'est le vôtre, c'est le mouvement de nous tous. Pourtant, aidez-nous !

Ce que nous vous demandons, les hommes du Front, c'est de nous aider à faire la guerre. Faire la guerre, c'est faire la révolution. Faire la révolution en Espagne, c'est, logiquement, en ce



Alfonso de Miguel

moment névralgique du monde, initier la révolution, avec des sacrifices inouïs mais utiles, profondément utiles et décisifs, à travers tous les continents.

C'est précisément ce que le prolétariat espagnol désire.

Aidez-le ! Non pas seulement parce que lui le mérite par son prodigieux courage, mais aussi parce que sa révolution, c'est la nôtre...

Valence, 5 septembre 1936.

ALFONSO DE MIGUEL.

Ce qu'est notre lutte

Camarades du « Libertaire » et de l'Union Anarchiste, Salut ! Notre ami Pierre Odéon, me demande d'aller à Paris pour parler au peuple de votre capitale.

Bien que nous ayons ici à notre deuxième colonne de la milice beaucoup de travail et de responsabilité, le comité de guerre du « cuartel general » sera représenté à votre manifestation personnelle, ce sera en même temps qu'un devoir une joie pour moi de saluer le peuple parisien au nom de nos centuriers.

En attendant d'être parmi vous, nous vous demandons d'agir, de toujours agir pour que la France ouvrière ne nous ménage pas son concours moral et matériel.

Aidez-nous à écraser le fascisme criminel !

Notre lutte est celle du prolétariat mondial !

Vive le communisme libertaire ! Vive la révolution sociale !

A bientôt camarades parisiens et salut !

JOAQUIN ASCASO,

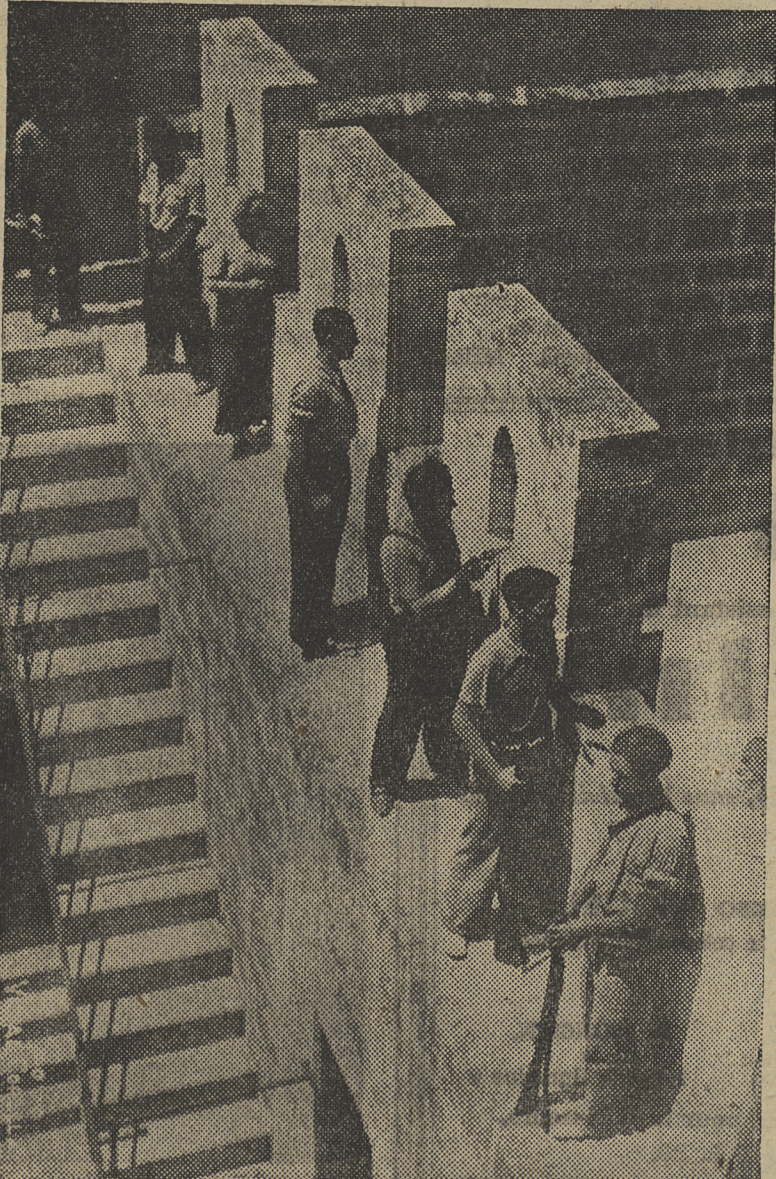
Le cri à pousser

Au cri de C. N. T. ! C. G. T. ! A. I. T. ! le prolétariat mondial exterminera le fascisme.

De l'autre côté des Pyrénées nous avons poussé le premier cri. Mais maintenant il faut pousser le second et le troisième. Que ces cris de lutte s'étendent de par le monde et le fascisme criminel et sauvage reculera.

PEDRO BARGALLO,
correspondant de la Solidaridad Obrera à la colonne Durruti.

A VALENCE



C'est des tours de Serrano que, dans la région de Valence, les ouvriers en armes obligèrent les noyaux rebelles à la reddition.

Une nouvelle humanité à construire

Camarades du « Libertaire », Salut ! C'est pour moi un motif de grande satisfaction, pouvoir vous saluer du front de guerre aragonais.

Faites parvenir mon salut, par moyen de votre journal libertaire, à tout le prolétariat français. Dites-leur que les ouvriers espagnols qui luttent contre le fascisme et contre toute sorte de tyrannies espèrent beaucoup de solidarité des descendants des hommes qui surent écrire avec leur sang les grandes révolutions et la non moins grande et sublime Commune française.

Camarades antifascistes : LUTTONS CONTRE LE FASCISME !
Camarades anarchistes : LUTTONS POUR LA LIBERTÉ !

Nous avons à venger vingt siècles d'oppression cléricale, étatiste et capitaliste ; nous avons à construire une nouvelle humanité, où il ne restera plus de paresseux, de bandit ni de tyrans.

Pour la révolution sociale et le communisme libertaire !

MIGUEL CHUECA,
Secrétaire de Cultura y Accion,
de Saragossa.

LA SITUATION DE LA C. N. T. A MADRID

Il y a environ trois ans le mouvement anarchiste était quasi-inexistant dans la région madrilène.

Aujourd'hui la C.N.T. compte environ 60 à 70.000 affiliés dans la capitale, les groupes de la F.A.I. sont nombreux, et la Jeunesse Libertaire voit ses effectifs croître de jour en jour.

Ce succès, dû aux efforts tenaces d'une poignée de militants, dû surtout à la justesse des mots d'ordre lancés par les organisations libertaires (notamment celui de la grève générale antifasciste le 17 avril dernier) va en s'amplifiant.

Au début des événements, les sphères officielles firent mine d'ignorer la C.N.T., mais les nécessités de la guerre civile les obligèrent bientôt à demander des troupes aux groupements anarchistes. Au lieu des 500 hommes sollicités par le Ministère de la guerre, 1.500 militants se présentèrent immédiatement.

Immédiatement, au milieu de grandes difficultés découlant principalement du sabotage des fractions socialistes et communistes, la F.A.I. et la C.N.T. créèrent leurs milices, organisèrent leurs comités de salut public, de ravitaillement, de contrôle, etc., jusqu'à finir par s'imposer comme secteur important de la classe ouvrière avec lequel il fallait compter.

L'organe « C.N.T. » paraît quotidiennement depuis le début d'août. Son tirage atteint 35.000 exemplaires. « Juventud libre » paraît hebdomadairement en tant qu'organe des Jeunesses Libertaires ; enfin, « Campo Libre » est diffusé largement chez les paysans et mène campagne pour la collectivisation des grandes propriétés sous le contrôle des syndicats agricoles.

Les partis « marxistes » bénéficient de leur situation passée, de l'appui gouvernemental, de la sympathie des couches petites bourgeoises, fort nombreuses dans la capitale, rassurées par leurs déclarations au sujet du caractère bourgeois qu'ils prétendent donner à la révolution espagnole.

Par contre, les jeunes groupements libertaires de Madrid comprenant mieux l'essence révolutionnaire des événements, mieux liés à l'ensemble des classes laborieuses multiplient les initiatives heureuses et conquièrent la sympathie des travailleurs.

NOS FÊTES

Prenez patience ! C'est bientôt, le 11 octobre, qu'il vous sera donné d'applaudir le premier des spectacles de notre saison 1936-1937. Il sera soigné, soyeux en certains. Comme la salle du Conservatoire Renée Maubel, est relativement petite (600 places) oui, mais, quelle bonbonnière ! nous conseillons à tous nos amis qui le peuvent de prendre leur carnet d'abonnement aux fêtes. Nous leur rappelons que le carnet de sept places ne coûte que 35 fr., soit 5 fr. la place au lieu de 6 fr., et donne droit à un abonnement gratuit de trois mois au Libertaire. De plus, les places prises à l'avance par l'intermédiaire des carnets seront réservées jusqu'au lever du rideau. Il importe donc que nous sachions avant le 11 octobre le nombre de places que nous aurons à réserver.

Le Libertaire.

P. S. — Tous les camarades, hommes et femmes, susceptibles de se produire à nos fêtes, qu'ils soient chanteurs, musiciens, diseurs, danseurs, etc., sont priés de se faire connaître d'urgence à Henri Guérin, au Libertaire.

A travers la presse enchaînée

Dans son numéro du samedi 16, le Canard Enchaîné s'indigne d'avoir été traité dans le Populaire de journal « ex-gauche ».

Et de se fâcher tout rouge : « Comment ? Nous ? Plus à gauche ? C'est vous qui ne l'êtes plus, journal anti-Front populaire. »

M. Rosenfeld, auteur présumé de l'entrefilet essuie coup de patte sur coup de patte et devient la nouvelle tête de turc des spirituels échoiers du satirique hebdomadaire. A mon avis le point est assez délicat.

Affirmer que le Canard est un journal ex-gauche c'est lui supposer parfaitement des sympathies pour des partis ou des éléments de droite. Or s'il est vrai que la verve de MM. Bénard, Drégerin, etc., etc., s'exerce fréquemment contre les socialistes, les anarchistes et autres gens douteux, il est également juste de dire qu'elle n'a jamais cessé de taquiner diaboliquement M. Doriot et ses fidèles qui disent tant de mal de la Russie.

Contre ce chef fasciste et ses rivaux : La Rocque, Bucard, etc., le Canard prend une position tout à fait « gauche ». Une récente déclaration l'a d'ailleurs précisée : « Nous préférons M. Maurice Thorez à M. Jacques Doriot » clament en choeur les indépendants de la feuille enchaînée.

Car, lorsque M. Doriot parle de l'intérêt national, du redressement de la France, il est un traître, un renégat, un fasciste et nous sommes avec le Canard, parfaitement d'accord.

Mais quand M. Thorez ou M. Cachin (ce dernier à l'habitude) parlent de leur Patrie, pour laquelle ils sont prêts à sacrifier tous les ouvriers de France ; de la nécessité d'augmenter les armements et de maintenir les 2 ans, ils sont des révolutionnaires, les sens, les vrais.

M. de La Rocque arborant le fanion national est un chef de bande revanchard provoquant à la guerre. M. Thorez acclamant le même drapeau et hurlant la Marseillaise est un homme politique ayant une claire vision des réalités.

Seuls, pour le Canard, les communistes sont des gens de « gauche » et à ce titre ont seuls le droit de crier « A Berlin ! ».

MM. Pierre Bénard, etc., ignorent le Front Français (seconde édition du Front National), le procès de Moscou. Ils ne voient que des communistes dans les rangs révolutionnaires espagnols.

**

L'indignation du Canard devant l'insolence du Popu est, à tout prendre, assez légitime.

N'est-il plus un journal de gauche ? Le point, je l'ai dit, est délicat. Si M. Maurice Thorez : « Crois de Feu, nous te tendons la main, vive la France ! vive la Pologne ! » est un homme de gauche, le Canard est un journal de gauche.

Si l'Humanité : « Union de tous les Français contre l'Allemagne » est un journal de gauche, le Canard est un journal de gauche.

Si l'Avant-Garde : « Jeunes conscrits aimez vos chefs à l'armée, écoutez-les, obéissez-leur » est un journal de gauche, le Canard est un journal de gauche : Le tout est de savoir.

Il faut néanmoins signaler l'attitude de Galtier-Boissière, journaliste réellement indépendant et pacifiste qui, après avoir averti qu'il n'expose que son point de vue personnel remet les choses au point dans le numéro du 16 septembre. Galtier-Boissière, méfiez-vous, on n'aime pas les agents de la Gestapo et les ennemis de la Russie « socialiste » au Canard Enchaîné.

RINGEAS.

COMITE DU DROIT D'ASILE DE LA C. G. T.

Sur l'initiative du « Comité du Droit d'Asile de la C. G. T. » « Giustizia e Libertà », Comité anarchiste et syndicaliste italien Pro-Espagne, avec le concours du Parti Socialiste Italien (Maximaliste) et de l'A. R. S. un grand meeting aura lieu vendredi 25 septembre à 20 h. 30, dans la salle de la Maison des Syndicats de la Seine, 33, rue de la Grange-aux-Belles (métro Combat), pour la « Couronne Volontaire antifasciste italienne, qui se bat en Espagne. »

Prendront la parole des orateurs français et des volontaires italiens, venant du front de Huesca. Contribution aux frais : 2 fr.

BAGNOLET

Vendredi 25 Septembre à 20 h. 30

Salle Coirault

69, Rue Anne-Colombier, 69

GRAND MEETING

sur : LES EVENEMENTS D'ESPAGNE

Orateurs : Fremont, Doutreau, Ringeas.



APRES LA « MORT »
DE CLEMENT VAUTEL

Autour d'un assassinat

Vautel, le trembleur aux dents claquantes qui, si tôt reçu une lettre le menaçant de coups de pied aux fesses, porte plainte en justice, se défend d'avoir attaqué en « menaces de mort ». « Contrairement à ce qu'ont annoncé divers journaux, ce n'est pas pour menaces de mort, mais pour menaces sous conditions, etc... » annonce le pleutre, un peu gêné d'avoir donné au monde le spectacle de sa vulerie.

J'ai entre les mains les coupures des « divers journaux » annonçant la plainte du pitre apeuré. Il y en a exactement 52. Toutes portent « menaces de mort », avec des titres et parfois des textes affolants :

« La plainte de Clément Vautel en menaces de mort » (Le Journal)

« Interdiction d'écrire. Danger de mort » (Le Journal)

« On va tuer Clément Vautel ! » (Petit Calaisien)

« Un libéral profère des menaces de mort contre M. Clément Vautel » (Le Matin, Anvers)

« Menacé de mort par un anarchiste » (M. C. Vautel porte plainte. « Etoile Belge, Bruxelles »)

Mais le plus beau est sans conteste un article d'un journal du Loiret paru sous le titre : « Les risques du métier » et qui est tellement cocasse que je ne puis m'empêcher d'en reproduire une partie :

« A propos de la mort de Guy de Traversay, tué aux Baléares alors qu'il effectuait un reportage pour son journal, « Candida » écrit que cette fin « a montré au public, toujours enclin à croire que les journalistes sont des bohèmes à la « recherche des plaisirs faciles, que le métier a de rudes exigences. »

« Rien n'est plus juste. Et qu'on ne croie pas, surtout, qu'il soit nécessaire de s'expatrier pour courir un péril mortel dans l'exercice de notre profession. M. Clément Vautel, ces jours-ci, en a fait l'expérience. Parce qu'il avait pris position avec netteté contre le désordre légal qui se débat en Espagne, il a reçu par la poste les menaces les plus précises et les plus effroyables ! (sic)

« Un certain Maurice D... se disant anarchiste a sommé notre confrère de cesser sa campagne, se flattant, dans le cas contraire, de le tuer proprement (re-sic) etc... etc... »

Avouons que ce journaliste de sous-préfecture qui fait ainsi ressortir les dangers du métier en s'appuyant sur une menace de coups de pied au cul est d'un comique achevé !

« Les anarchistes du Libertaire qui n'y vont pas avec le dos de la cuiller » comme dit d'autre part Le Jour ont tout de même assez de jugement pour se rendre compte qu'il n'est pas nécessaire de tuer Clément Vautel. La preuve en est que le simple fait de lever la main pour une taloché le fait coucher les oreilles et amener la galerie en poussant des cris d'orfraie et en hurlant « A l'assassin ! ».

Ce qui ne l'empêche pas d'autre part de cafardier à la Justice et d'implorer sa protection.

Appelé aujourd'hui devant le juge d'instruction, je me suis donc vu inculper de menaces sous conditions. Le ridicule, ne tuant plus en France, et n'ayant pour ma part utilisé que cette arme, M. Clément Vautel est vu refusé l'adjonction du mot « mort » à sa plainte en menaces.

Nous attendons désormais l'audience et j'espère que le « courage publiciste » du Journal l'honorera de sa tremblottante présence afin que les nombreux camarades qui y assisteront voient de près une fois dans leur vie la physionomie grotesque d'un couard.

Maurice DOUTREAU.

Notes et Glanes

« Probablement jalouse des tristes lauriers du « Journal » — dont le Balenci nous a appris l'hygiène des miliciens anti-fascistes espagnols — l'Humanité du 17 bave à son tour sur nos camarades anarchistes. Jugez plutôt : « Une dépêche d'agence déclare que dans les provinces de Biscaye et des Asturies il n'y a plus d'anarchistes dans les divers Comités. Bien plus, des anarchistes, reprouvant l'attitude de leurs camarades à l'un et à Saint-Sébastien, ont donné leur démission de la C. N. T. et de la F. A. I. et se sont fait inscrire aux groupes socialistes ou communistes. Une autre dépêche signale qu'à Puigcerda les anarchistes auraient commis des violences envers des communistes qui auraient été fusillés en masse avec leurs familles. Nous donnons ces informations sans en avoir pu obtenir confirmation. » Par ces lignes, les nacos prouvent que nous avons raison de les traiter de fascistes. Tels Basile, ils galonnent, ils salissent, ayant le secret espoir qu'il en restera quelque chose et que Jean Lecul ne se sera pas attardé à lire et à comprendre la dernière phrase. Pour lui, les anars seront les assassins des communistes. Et quel courage il montrent ! Ils ne revendiquent pas la paternité de leurs ordures et n'osent même pas, de peur d'être démentis, indiquer les agences qui leur auraient communiqué ces bobards.

En attendant, ils continuent à rabâcher leur célèbre rengaine : Unir, unir, unir. Et bien, soyons heureux, messieurs. Pour nous, l'union est faite. Nous nous mettons dans le même sac que les pisseurs d'encre de la presse prostituée et ne faisons aucune différence entre vous et les larbins des Bailey, Maurras, Taittinger et autres Castelnaud. Et nous pensons avant à vous qu'à eux quand nous disons : Il faut fermer la gueule à nos chiens fascistes.

Une certaine quantité de gardes ont été incorporés dans les colonnes et s'y comportent de façons fort différentes, les uns passant du côté fasciste à la moindre occasion, les autres se battant avec beaucoup de courage.

Quoi qu'il en soit la seule garantie du régime de demain, pour autant qu'il soit ouvrier, ne peut être constituée par des organisations spéciales de police, mais bien par le maintien des milices ouvrières, expression pratique de l'armement du prolétariat.

Déjà on parle aux miliciens de l'occasion qui s'ouvrira à eux après la campagne pour s'engager dans les gardes républicaines nouvelles, mais ce sont là des projets d'avenir que les événements de ce jour démolissent impitoyablement.

« Le 17, l'« Œuvre » disait que la responsabilité des dirigeants ouvriers serait lourde s'ils laissaient prendre aux grèves l'allure de celle de la Rhodiacta à Lyon, où les ouvriers exploitaient l'usine. Pensez donc, braves gens ! Prolo montrait qu'il était majeur, qu'il pouvait se passer des tenants de la sacro-sainte propriété pour produire au seul profit des consommateurs. Ce n'était pas une blague à faire ! Aussi, quel soulagement, le lendemain, de pouvoir passer le communiqué d'agence disant que seul l'atelier de filature travaillait et cela à seule fin de ne pas laisser se coaguler l'acide de cellulose (matière première employée pour la confection de la rayonne), ce qui provoquerait des avaries graves dans les appareils. Eh ! bien, si l'« Œuvre » est bête d'admiration pour ces dévoués serviteurs du capital, je suis, moi, ébahi de leur attitude. Comment, compagnons, vous pouvez, par votre seule inaction, saboter une usine, faire capituler en vitesse vos exploitateurs (car la remise en état de l'usine était pour eux une somme à déboursier, et non un simple manque à gagner) et non seulement vous ne l'avez pas fait mais vous vous êtes joints les larbins de ces messieurs. Ce qu'ils doivent se jouter de vous, et ce qu'ils ont raison de le faire. Au fait, est-ce que vos chefs syndicalistes vous ont appris ce qu'était l'action directe ?

« Une bonne place doit être celle de la blanchisseuse à feu Vautel, si elle est payée aux pièces. Qu'est-ce qu'il doit salir comme caleçon ! (Pour faire « pople », il écrirait « cancon » et se chatouillerait ensuite pour se faire rire). Sa fiente de dimanche dernier que la tresse à plein nez. N'écrit-il pas en serrant les fesses : « Nous voyons les anti-fascistes commettre ou menacer chaque jour de commettre des attentats à la liberté d'écrire, de parler, d'afficher, de penser... C'est un comble ! » Erreur ! Fermer la gueule à un chien fasciste de votre espèce n'est pas attenter à la liberté. Ça correspond à détruire une punaise, un morpion, ou tout autre parasite.

« Où feu Vautel va fort et ment outrancièrement, c'est quand il écrit ceci (nous dans sa fiente de dimanche), en parlant des attroupements provoqués par les affiches de Casimir : « Je me suis mêlé à plusieurs groupes et j'ai constaté... » Ça, jamais je ne le croirai. Car un jour ou deux, la plainte pour menaces de mort sous condition (c'est paru dans toute la presse et n'a été rectifié que par le seul Vautel en P. S. après réception de la 2^e lettre de Doutreau) alors qu'il n'est menacé que d'un coup de pied au cul, accessoirement, d'un coup de pied au cul, n'aurait jamais se mêler aux groupes qui, passionnément, discutent au pied des torchons à la Rocque. Parce que là, la châtaine, il l'avait. A moins qu'il n'ait les traditionnels manteau couleur muraille et fausse barbe. Mais, penser à ça, serait un effort au-dessus de ses facultés.

HENRI GUERIN.

Ce qu'est devenue la garde civile

Un décret du gouvernement de Madrid vient de supprimer le corps des Gardes civils et l'a remplacé par la Garde Nationale Républicaine. A ce sujet la « Soli » a publié un article disant que changer le nom d'une institution ne signifiait rien, quant à la transformation de la chose elle-même, la position des forces de répression ayant été très contradictoire suivant les endroits, les circonstances et le genre de l'organisation.

En Catalogne, Carabiniers, Gardes Civils de Sécurité, d'Assaut ont, en général, été fidèles au gouvernement de la généralité.

Cela ne signifie évidemment pas qu'au cas où les fascistes auraient triomphé eussent-ils été les gardes les plus tenaces dans la résistance !

La Garde Civile existe depuis longtemps elle a survécu aux différents changements de régime. La charge se transmet souvent de père en fils, l'esprit de corps est fortement ancré.

Dans la répression d'octobre 34, ce fut un des instruments les plus efficaces aux mains du gouvernement Gil Robles-Leroux.

Par contre, les organisations nouvelles, créées par la République, Gardes d'Assaut par exemple, comptent une forte proportion d'anciens ouvriers, de chômeurs, etc., parmi lesquels il peut se trouver des éléments plus sûrs.

Les Comités de Soldats et de Gardes réalisent un gros effort pour coordonner ce qui existe de volontés révolutionnaires au sein de ces troupes ou tout au moins pour être à même de les neutraliser si nécessaire.

Une certaine quantité de gardes ont été incorporés dans les colonnes et s'y comportent de façons fort différentes, les uns passant du côté fasciste à la moindre occasion, les autres se battant avec beaucoup de courage.

Quoi qu'il en soit la seule garantie du régime de demain, pour autant qu'il soit ouvrier, ne peut être constituée par des organisations spéciales de police, mais bien par le maintien des milices ouvrières, expression pratique de l'armement du prolétariat.

Déjà on parle aux miliciens de l'occasion qui s'ouvrira à eux après la campagne pour s'engager dans les gardes républicaines nouvelles, mais ce sont là des projets d'avenir que les événements de ce jour démolissent impitoyablement.

La férocité fasciste

L'assassinat de Maria Silva « La Libertaria »

On se rappelle la tragédie de Casas-Viejas, qui se produisit sous le gouvernement de Casares Quiroga en 1932 et où furent assassinés dans des conditions particulièrement horribles plusieurs paysans libertaires qui s'étaient soulevés. Parmi les victimes se trouvait le vieux militant anarchiste Seisdedos.

Sa nièce, Maria Silva, que son dévouement à notre cause, son courage indomptable avaient fait surnommer « la Libertaria » — la Libertaria — vient à son tour d'être assassinée par les fascistes, à Paterna de Rivera, dans la province de Cadix. Il faut raconter ce crime qui dépeint bien les procédés horribles de répression des fascistes espagnols.

La Libertaria était la compagne d'un dévoué compagnon anarchiste Miguel P. Cordon qui prit une part très active à la lutte antifasciste. Mais dénués d'armes, les combattants ouvriers furent vaincus. Quelques-uns d'entre eux purent s'échapper et regagner les lignes antifascistes. Miguel P. Cordon se réfugia de la sorte à Ronda, laissant sa famille à Paterna de Rivera, car on ne pouvait supposer que la férocité des fascistes irait jusqu'à s'exercer sur les parents des combattants antifascistes. C'est pourtant ce qui s'est produit.

Et la mère de Cordon, sa sœur et sa compagne, la Libertaria, furent froidement exécutées parce qu'elles « ne l'avaient pas laissé prendre ».

Comment penser que des crimes aussi affreux puissent être un jour oubliés par ceux qui luttent actuellement pour leur liberté !

A Saragosse

Nous avons déjà eu l'occasion trop nombreuse de signaler les horreurs que les fascistes ont accomplies dans la capitale aragonaise. Et notre ami Charles Robert rapporte dans ce numéro l'assassinat d'Azmon, « El negro ». Tout comme la Libertaria, la compagne de notre cher camarade Chueca, dont on a lu par ailleurs l'épouvantable appel, a été assassinée par les brutes en uniformes, parce qu'elle n'avait pas révélé la retraite de son compagnon. Chueca avait, en effet, contribué puissamment à entretenir l'agitation antifasciste après le triomphe des hordes de Cabanellas.

Il avait réussi à s'enfuir quand, par la force, le mouvement de grève qui avait cependant continué pendant trois semaines après l'entrée des fascistes, avait été brisé.

Nous tenons de Chueca lui-même des cas innombrables de cet incroyable appétit de meurtre que montrent les fascistes. Nous n'en citerons qu'un seul effroyablement typique. A Saragosse, les avions gouvernementaux lançaient au début des paquets de journaux dans le but de renseigner la population et de démentir les mensonges de la presse fasciste. Les fascistes mirent rapidement fin à ce moyen de contact entre la population et les antifascistes en procédant à des exécutions et des violences contre ceux qui commettaient le « crime » de s'emparer des feuilles. Un jour, un enfant, un bambin d'une dizaine d'années, dans l'innocence de son âge, prit un des paquets de journaux lancés par les avions. Des fascistes qui passaient par là l'abattirent froidement, car pour ces canailles il n'y a pas de limite à la cruauté.

Exécutions par écrasement !

André Ulmann rapporte dans le *Peuple*, le 23 septembre, une scène d'horreur incroyable.

Cela se passait en Aragon toujours. Mais laissons-le parler :

Une route d'Aragon, un soir calme. J'avais suivi tout le jour une phalange fasciste (exactement *nacional-sindicalista*, comme on l'appelle là-bas), formée à Jaca, et qui partait en relèvement. Je savais que nous emmenions trois « suspects ». A table, le lieutenant m'avait dit :

— Vous verrez comment on supprime économiquement les traitres marxistes. (cela vous amusera) (sic). Il n'en reste d'ailleurs pas beaucoup. C'est une chance que vous puissiez assister à une exécution... Et un privilège, ajouta-t-il en riant.

Je ne vous décrirai pas dans quel état j'arrivai à la route, une heure après.

— Vous n'êtes pas habitué à notre nourriture, me dit le lieutenant.

On entendait un bruit de moteur : un lourd camion prêt à partir. On me conduisit à cent mètres après un tournant : il y avait trois hommes ligotés, déposés en travers de la route ; les trois suspects.

On m'installa au bord du chemin. Le lieutenant s'approcha des trois hommes ligotés, se pencha vers eux pour leur parler. Puis il se leva en riant, encore une fois. Je ne suis pas prêt d'oublier ce rire.

Il vint s'asseoir auprès de moi et tira d'une poche de sa vareuse un sifflet accroché à une tresse. J'entendis deux longs coups de sifflet et le camion qui démarrait avec beaucoup de bruit, et avançait lentement, lentement sur la route.

Je ne sais plus très bien ce qui se passa ensuite.

Je regardais le lieutenant.

Le camion approchait, lentement, si lentement. On n'entendait presque rien : le camion qui sursautait en grinçant, une sorte de bruit mou, et des cris étouffés.

Je vis le lieutenant se signer pieusement. Un peu plus loin, le camion tournait lourdement pour revenir. Mais nous nous sommes levés, nous sommes partis.

Pourquoi le prolétariat espagnol défend sa révolution

Les rêveurs et les poètes que nous sommes ont bien souvent l'occasion de sourire en ces circonstances devant les positions réalistes et pratiques des hommes de science du prolétariat.

Combien de fois ne nous sommes-nous pas entendu traiter de pauvres illuminés n'ayant aucune notion des réalités, perdus dans les nuages.

Il existait toute une catégorie de militants bien inspirés qui nous conseillaient avec condescendance d'être un peu plus terre à terre, de ne pas prendre nos desirs pour des choses arrivées, etc...

Or, nous voyons aujourd'hui cette fameuse réalité opérer un reclassement parmi les théories folles et sages, parmi les prévisions chimériques et bien calculées.

En ce qui concerne le fascisme, nous disions que cette révolution bourgeoise ne pouvait être conjurée que par l'armement du prolétariat d'une part, par la poursuite d'une politique de réformes sociales caractérisée d'autre part.

Nos savants et stratèges ouvriers nous répondaient qu'un gouvernement « antifasciste » disposant de l'armée et de la police était une garantie suffisante contre la menace réactionnaire.

Le résultat c'est que là où le prolétariat est parvenu à s'armer par l'un ou l'autre moyen, là où les travailleurs étaient habitués à lutter avec énergie contre un ennemi déclaré, l'insurrection fasciste a été écrasée. Mais dans bien des endroits la méfiance à l'égard des ouvriers et le respect des généraux et gouverneurs loyaux, ont amené la victoire des rebelles.

Sur le terrain économique, nous réclamions le contrôle et la gestion syndicale et il nous

était répondu que seul un plan général de réorganisation de l'économie espagnole, tenant compte de l'état des finances, de la mentalité générale, des traditions etc... pouvait être efficace.

Actuellement, c'est l'initiative ouvrière qui fait renaitre l'industrie catalane, ce sont les bons pros qui s'en vont tripotiller les livres de comptabilité découvrant des bénéfices honteux, une gabegie effrénée, des pots de vins payés aux dépens de la qualité des produits et qui prennent des mesures énergiques destinées à purifier la vie de l'usine. La fameuse incapacité du prolétariat à se diriger lui-même reçoit des entorses tous les jours. C'est par centaines que des organisateurs surgissent des rangs ouvriers.

Le grands navires de guerre s'en vont rejoindre les troupes loyales, un marin les conduisant comme capitaine. Malgré une situation confuse, peu sûre, il suffit de six jours pour que l'ensemble de l'économie de Catalogne se remette en marche, chacun à son poste, le fusil au dos. Le tramways circulent, organisés par un comité révolutionnaire ; les spectacles (cet Art avec majuscule que, paraît-il on ne pouvait toucher si on avait du cambouis sur les mains) fonctionnent. L'eau, l'électricité, le gaz, la plupart des services publics marchent et marchent bien.

Et dans toutes les branches de l'activité humaine, les mêmes faits se représentent.

La justice cherchait depuis des mois un responsable d'actes de répression, en trois jours la justice populaire trouve et les coupables et les preuves et le châtiment.

Il manquait paraît-il de l'argent, les réquisitions et les comités d'investigation en ramènent — les couvents, les églises, les dirigeants fascistes en regorgent.

Les paysans pauvres attendaient le retour du cacique pour continuer à travailler, il suffit d'un dégoûté parmi eux pour que tous comprennent qu'il est plus agréable, plus facile et plus rémunérateur de travailler pour soi et sans attendre le cacique.

Et maintenant les mêmes stratèges nous prouvent, avec beaucoup de citations, avec beaucoup d'exemples historiques et avec beaucoup de mauvaise foi que le mouvement actuel n'a pas un caractère social, qu'il est simplement destiné à remplacer les méchants bourgeois fascistes par d'excellents exploiters de gauche, libres-penseurs et amis de l'U.R.S.S. A ceux qui suivent encore ces « réalistes », à ceux qui écoutent ces tribuns « ouvriers », nous leur conseillons de venir jeter un coup d'œil dans un quelconque village du front.

Ils y verront des ouvriers et des paysans qui, hier, gagnaient juste assez pour tremper du pain dans de l'huile d'olive et qui, maintenant, mangent à leur faim, constatent qu'il existe un vie plus digne, plus décente, des richesses à la portée de la main, du travail pour tous, qui s'aperçoivent qu'il est plus agréable de s'asseoir dans un fauteuil et d'écouter la T.S.F. que de coucher sur le sol battu.

A ces paysans, à ces ouvriers, allez expliquer qu'ils vont retourner à l'ancien ordre des choses, qu'ils vont retourner aux champs pour que monsieur le comte fasse la brigue à Madrid, ou à l'usine pour que Monsieur le Directeur, entre deux cigares, vienne activer le travail. Ils vous répondront que la liberté et le bien-être leur ont été donnés parce qu'ils avaient un fusil en main et que c'est avec ce même fusil qu'ils vont continuer à être libres et chercher à vivre mieux.

Ch. RIDEL.
Ch. CARPENTIER.

DE LA COLONNE DURRUTI...

Nous avons pu lire les affiches de l'autorité militaire de Saragosse dans une série de villages récemment conquis aux troupes fascistes. Alors que les Bandos de nos colonnes ne parlent que des avantages nouveaux apportés aux paysans et ouvriers des villes et villages, remettant les richesses publiques aux travailleurs, les ordonnances du gouvernement fantôme du Burgos ne parlent que de peines de mort, d'emprisonnements, de condamnations pour les motifs les plus divers allant de la rébellion à main armée jusqu'aux insultes à l'armée. Ces textes se rapportent uniquement aux services à remplir en faveur de la Patrie, de la Religion, de l'Armée...

Il est facile à comprendre après cela, que les habitants n'éprouvent qu'une médiocre sympathie à l'égard des généraux rebelles, tout au plus aptes à régler les questions sociales à coups de sabre et de goupillon.

Les journaux du Front

Plusieurs colonnes de miliciens ont pris l'initiative de créer leur propre journal édité par une équipe de typographes des centres.

La colonne Durutti possède son quotidien *El Frente* qui se tire à Pina à moins d'un kilomètre des fascistes. Tous les jours cette feuille renseigne les combattants sur la situation du front et sur l'ensemble des événements espagnols. De même les décisions du

Comité de guerre, les renseignements sanitaires et autres font l'objet de rubriques spéciales.

Véritable lien moral entre les différents groupes qui composent la colonne Durutti, *El Frente*, contribue à maintenir l'excellent moral qui anime les miliciens et leur donne la sensation de faire partie d'une grande famille qui ressent toutes les joies et toutes les peines qui sont le lot de chacun de ses membres.

La collaboration est assurée uniquement par les miliciens, sa composition et sa diffusion de même.

Ce n'est pas un spectacle banal que de voir vers les six heures les paysans sur la place et les gardes dans leur tranchée parcourir avidement les pages du petit canard depuis la première jusqu'à la dernière ligne.

A Sietamo

L'histoire locale raconte que lors de la guerre carliste, le village de Sietamo fut le théâtre de batailles très dures. Sept carlistes parvinrent longtemps à tenir tête aux troupes gouvernementales et les obligèrent en fin de compte à accorder un armistice avantageux.

Comme quantité d'autres localités rendues célèbres par les guerres civiles intérieures et par les campagnes napoléoniennes, Sietamo est aujourd'hui l'objet de l'attention du prolétariat catalan et aragonais.

Jusqu'à présent les fascistes étaient parvenus

soit à le conserver, soit à déloger les colonnes qui étaient arrivées à l'occuper.

Un détachement de la colonne Durutti fut spécialement envoyé sur le front de Huesca pour mettre fin à cette situation. Ce renfort était composé de centaines et du groupe international antifasciste.

Après cinq jours d'après combats le village est tombé entre nos mains. Il a fallu prendre le bourg quartier par quartier, rue par rue, maison par maison. Chaque pierre cachait un ennemi, chaque bâtiment constituait une forteresse.

Cernés de toutes parts, les fascistes étaient décidés à défendre chèrement leur peau.

Une cinquantaine de Français, Suisses, Italiens et Allemands nettoyaient le tout à la grenade et à coups de bouteilles incendiaires.

Deux canons furent pris, cinq mitrailleuses, ainsi qu'une quantité de fusils et de munitions. Ce qui restait de la population civile était dans un état lamentable, malades de peur et de faim.

En plein combat, les soldats qui étaient passés dans nos rangs parlèrent à leurs camarades restés de l'autre côté et entraînèrent la désertion d'un bon nombre de recrues.

La prise de Sietamo qui, aujourd'hui, n'est plus qu'un monceau de ruines, ouvre la route vers Huesca, dernière ville qui défend Saragosse.

Ch. RIDEL.



La bataille définitive contre le fascisme

Le public français ne connaît pas en tous ses détails la signification de la lutte révolutionnaire d'Espagne. Nous nous proposons d'orienter le prolétariat et le public français, de publier dans la presse française une série de reportages faisant connaître l'importance internationale que revêt la révolution espagnole antifasciste.

La France — et en particulier son prolétariat — doit bien connaître nos luttes. Le même sort attend la France que l'Espagne. Nous entendons que la révolution prolétarienne triomphe. Nous sommes supérieurs en nombre et en qualité. Ce qui fut un cliché excessivement exploité, est maintenant une réalité vivante. Le peuple, l'élément le plus important dans les luttes définitives, est avec nous. Cependant, la lutte sera longue et cruelle. Nous luttons contre un ennemi qui, bien que démoralisé, occupe presque la moitié du territoire espagnol et possède un solide armement.

Les militaires factieux qui se sont soulevés contre la légalité établie et contre la classe ouvrière reçoivent un abondant matériel de guerre des gouvernements allemand et italien. Sans cet appui du

fascisme étranger les fascistes espagnols auraient déjà succombé.

L'Italie et l'Allemagne appuient les militaires insurgés parce qu'elles savent que la chute des fascistes espagnols signifie la mort du fascisme international.

En cas de triomphe des généraux Franco, Mola, Queipo de Llano et Cabanellas (chose impossible) la France serait la première nation qui en souffrirait. Le peuple français n'est pas délivré du danger fasciste. Pour cette cause, on s'étonne beaucoup en Espagne de l'attitude de Léon Blum et de celle de l'Angleterre, tâchant de rester neutres devant une lutte où se décide l'avenir de l'Espagne et la paix du monde.

Tous les pays civilisés considèrent le fascisme comme une régression. De sorte que toutes les mesures qu'on puisse prendre contre le fascisme sont absolument licites.

Le prolétariat français, frère direct du prolétariat espagnol, doit exiger la remise rapide des instruments de guerre destinés au gouvernement espagnol, aux antifascistes de l'Espagne.

Si la France et l'Angleterre continuent à rester neutres dans une lutte où la neutralité signifie complicité et aide au fascisme, l'Espagne ne pourra se faire responsable en aucune façon de la guerre mondiale qui se dessine à l'horizon. Ce qu'on fit avec l'Éthiopie ne peut être fait avec le peuple espagnol. Renouveler les mêmes erreurs signifierait mettre en danger la paix et la civilisation occidentale.

L'Espagne antifasciste et la France démocratique sont deux nations sœurs. Leurs liens de fraternité exigent une aide mutuelle. Nous donnons la bataille définitive au fascisme. Tous les antifascistes doivent y prendre part. Ceux qui s'en abstiendraient feront mentir leurs idées de liberté et trahiront la paix de l'Europe et du monde.

Est-il possible que l'avenir du monde n'intéresse pas les pays qui se disent eux-mêmes démocratiques, libéraux et antifascistes ?

A. G. Gilibert,
Rédacteur en chef
de « Solidaridad Obrera »

La justice nouvelle

En même temps que l'élément ouvrier apparaissait dans l'économie espagnole pour contrôler et pour gérer, en même temps que la milice se substituait à la vieille armée au service de la bourgeoisie, la justice se voyait transformée et modifiée perdant son caractère de classe tendant à devenir une justice véritable, une justice de travailleurs.

Dans les grandes capitales d'abord, dans les villes et les villages ensuite, des tribunaux se constituent, non seulement pour juger tous ceux qui ont prêté la main aux factieux, mais encore pour enquêter sur les divers cas qui surgissent régulièrement entre citoyens.

A Madrid, à Barcelone, les tribunaux supérieurs, qui jugent actuellement les officiers qui prirent part à la rébellion, sont composés de membres désignés par les grandes organisations syndicales et républicaines.

Dans les villages les jurés sont pris parmi les travailleurs du village même, le principe de la nouvelle justice tendant à faire juger les prévenus par leurs pairs, par des hommes vivant leur vie et, par conséquent, mieux à même de connaître leurs actes et leurs réactions.

Il se produit parfois des situations qui sont exactement l'opposé de ce qui se passe habituellement.

A Barcelone, un usurier attaque devant les tribunaux un pauvre bougre à qui il avait prêté quelques milliers de pesetas et à qui il en réclamait le double. D'après la « justice » ancienne, l'usurier était en droit de poursuivre son débiteur, tous les papiers étant en règle.

Cette fois, il fut condamné à payer 5.000 pesetas d'amendes à celui qu'il avait voulu voler.

Tribunal populaire, jurés ouvriers, publicité des débats, gratuité de la justice : telle est la formule que l'Espagne des travailleurs veut appliquer.

Les jeunesses libertaires

La jeunesse espagnole ne pouvait rester en dehors du puissant mouvement révolutionnaire actuel.

La proportion de jeunes est très forte dans toutes les organisations politiques et les militants les plus actifs ont souvent moins de trente ans.

Chez les fascistes, les combattants se recrutent souvent aux Phalanges Espagnoles du fils de Primo de Rivera qui groupent principalement les fils de gros bourgeois, étudiants et officiers fraîchement sortis des écoles militaires.

Parmi les Requêtes — catholiques navarrais — nombre de jeunes ont également pris le fusil.

La même situation se retrouve dans le camp ouvrier.

On se rappelle les notes publiées dans les journaux révolutionnaires, demandant aux responsables des colonnes antifascistes de renvoyer les miliciens de quatorze, quinze et seize ans dans leurs foyers.

C'est dire l'enthousiasme et l'ardeur qui emportaient les enfants de travailleurs dans la lutte contre la réaction.

Le départ de milliers de membres des groupes de jeunes parmi les plus convaincus, les plus courageux, a momentanément affaibli ces groupes.

Les Jeunesses Libertaires, reconstituées après les récentes élections, ont vu leur organisation totalement démolie par le déplacement du front des propagandistes et des adhérents. Néanmoins l'afflux de nouveaux membres et le vaste courant de sympathie dont bénéficient nos camarades ont permis de reconstituer rapidement les cadres et développer les sections de quartiers et de villages.

Les Jeunesses Libertaires participent à toutes les manifestations de la nouvelle vie ouvrière par l'intermédiaire de leurs affiliés ou en tant qu'organisation. C'est ainsi qu'à Madrid un délégué des J. L. est membre du Tribunal Supérieur de Justice. A Caspe un des dirigeants de la deuxième colonne est D. Ascaso des J. L. de Saragosse et ainsi de suite. La propagande par la parole et par l'écrit se poursuivent inlassablement. Une riche littérature éditée par des coopératives ou des entreprises contrôlées par les organisations libertaires répand à profusion nos idées, nos doctrines et notre tactique et ainsi dans les moindres localités paysannes de l'Andalousie jusqu'au plus petit faubourg des cités industrielles, toute une jeunesse studieuse lit avidement les œuvres de Kropotkine, de Bakounine, de Lorenzo et vérifie pratiquement ces théories, les modifiant, les adaptant à la situation actuelle.

Nous sommes loin des petites chapelles où l'on décortique des bouquins poussiéreux ; la Jeunesse Libertaire lit, travaille, se trompe parfois, cherche, mais avance toujours, pleine de vie, toutes les possibilités ouvertes à son activité.

Sur le terrain révolutionnaire la Fédération Ibérique des Jeunesses Libertaires n'a comme concurrent que les Jeunesses Rénouées, réunissant les anciennes Jeunesses Communistes et Socialistes. Ces derniers sont sincèrement révolutionnaires. Mais il est à prévoir que la politique du P.C. espagnol, uniquement orientée vers la défense de l'U.R.S.S. et l'entrée de l'Espagne dans le bloc franco-soviétique, prêt à sacrifier l'émancipation du prolétariat aux nécessités de la politique extérieure russe, ne satisfiera en rien leurs volontés anticipatrices.

Du reste, il est courant dès aujourd'hui de voir des sections entières de la jeunesse marxiste passer dans les rangs de la J.L.

Cette dernière réunit donc toutes les conditions nécessaires pour devenir l'organisation véritable exprimant les buts et l'action de la jeunesse prolétarienne de la péninsule ibérique.



Un restaurant populaire où se rencontrent militaires et travailleurs

Le groupe international dans la bataille

Pina-sur-Ebro, village important pris par les Centuries de Durruti, après de durs combats est situé sur la rive gauche de l'Ebre. Seul le fleuve sépare les miliciens rouges et noirs des hordes fascistes du général Cabanellas. Le pont qui reliait les deux rives a été détruit à la dynamite par les fuyards sanglants, ce qui n'empêcha pas nos vaillants camarades du groupe international de passer l'Ebre en mission de reconnaissance. Le groupe international de la colonne Durruti est bien connu pour son action et son véritable héroïsme. Composé de Suisses, d'Italiens, d'Allemands, d'Espagnols et de Français il fut toujours aux avant-postes de la ligne de feu. A lui seul, il constitue une centurie à l'organisation intérieure autonome.

Face au danger, animés par un même désir, celui de vaincre, les compagnons du glorieux groupe ont réalisé leur union fraternelle, par-dessus les questions de langage et de race. La bataille à mort contre le fascisme espagnol ne relève pas d'une question strictement nationale et ce sera à l'honneur de ces combattants venus de tous les points d'Europe d'avoir voulu contribuer à la victoire des miliciens sur les bandes clérico-militaires fascistes du sinistre Franco.

Notre ami Durruti, ne nous a pas caché sa satisfaction d'avoir près de lui cette légion internationale et nous savons la peine qu'il dut ressentir quand les exigences de la situation sur un point névralgique du front, lui firent prendre la décision d'envoyer en renfort du côté de Huesca, en pleine fournée, la centurie de choc.

Nous étions là, au matin, avec Durruti quand le groupe international monta sur des camions allant partir pour Huesca. Le drapeau rouge et noir surmonté d'une mascoïte bizarre (un chien de scène aux oreilles pendantes) claqua au vent.

Nos amis Ridet, Carpentier, Giral, Lévy, et nous oubliions trop de noms, font partie du départ. L'Internationale, le chant libertaire de Potier vient briser le silence des monts Aragons.

Le même souffle enthousiaste anime le refrain chanté dans dix langues différentes.

Durruti est ému, il parle aux uns et aux autres.

Carpentier et Ridet nous entretiennent de l'agitation du Lib. et de l'U.A. et c'est brusquement le départ, un départ qui vous empoigne. Il faut savoir, n'est-il pas vrai, refouler son émotion...

Carpentier nous lance: Si nous revenons, si nous revenons ! Entendez-vous camarades de France ?

Ceux-là qui vont au-devant de la mort pour aider au triomphe de l'Anarchie vous demandent de tout faire pour aider le peuple d'Espagne en armes et aussi de tout faire pour que l'Union Anarchiste et le Libertaire deviennent une force puissante, une organisation d'hommes conscients, animés par un esprit solidaire et fraternel sans lequel nous ne pourrions jamais rien contre « nos » fascistes.

La prise de Sietamo

Vingt-quatre heures après le départ du groupe international, Sietamo village important sur la route de Huesca était pris et il était pris par le groupe de nos chers compagnons. Trois des nôtres ont laissé leur vie dans le dur combat, une vingtaine ont été blessés et parmi eux Carpentier et Giral. Nous les avons vus à l'hôpital de Barcelone où ils ne pensent qu'à une chose : à la guérison qui leur permettrait de retourner au combat et cela c'est simplement sublime. Et qui refuserait alors d'aider de toutes ses forces cette légion internationale de combattants antifascistes ?

AVIS IMPORTANT

Camarades,

Réservez votre soirée du samedi 3 octobre pour assister au

GRAND MEETING

pour l'organisation du Front révolutionnaire de soutien à l'Espagne antifasciste à la grande salle de la Mutualité

Sébastien Faure, pour l'Union Anarchiste ; Paul Rivet, pour la Section socialiste, y prendront la parole.

Il faut aussi l'aide sanitaire!

Camarades sanitaires français, salut ! Les circonstances que nous traversons nous obligent, en ce moment de douleur, à vous demander votre aide, camarades français, unis à vous par tempérament et par affinité. La science médicale espagnole, inspirée du génie français, tourne en ces moments son regard vers sa sœur pour lui demander aide.

Dans les moments tristes, lorsqu'est nécessaire la véritable solidarité, car alors les discussions et les discours de l'académie laissent le pas libre à la réalité, à l'œuvre, à la réalisation enfin de tous les projets qui en temps de tranquillité étaient des belles promesses.

Le fascisme international essaie de faire de l'Espagne l'esclave de ses ambitions et, malgré qu'il soit convaincu que son projet est condamné à l'échec, il essaie comme toujours de semer la terre de cadavres, donnant ainsi satisfaction à ses instincts de destruction ! Eternel recours de tous les vaincus !

La médecine espagnole actuellement donne un exemple de sacrifice et d'amour, elle partage la vie des autres hommes qui défendent leur liberté et la nôtre, l'arme au bras ; si la médecine est humaine, le moment est arrivé de le prouver.

Et vous, camarades français, vous ne pouvez nous abandonner. L'étudiant espagnol, quand il commence à avancer par le dur chemin de notre science, va toujours accompagné comme d'un guide aimable et paternel par le livre français et il ne l'abandonne plus le reste de sa vie de lutte et de travail. Et partout où il y a un médecin espagnol se trouvent des outils de fabrication française avec lesquels il pourra exercer. A présent, c'est plus les livres que nous sommes nécessaires, mais la gaze, le coton, c'est enfin tout ce dont a besoin la chirurgie de guerre.

Aidez-nous donc, camarades français ! Que la solidarité ne soit pas seulement une belle phrase.

ROBERTO LECHUGZ.

Caspe, septembre 1936

Aux femmes de France et du monde entier

Aux femmes anarchistes ! Aux ouvrières !

Femmes, vous qui enferez en vous toute la sensibilité humaine vous ne pouvez pas rester sans prêter votre concours aux braves révolutionnaires espagnols.

Pensez ce que deviendrait l'Espagne, si les assassins fascistes triomphaient. Car ils ne respectent rien dans leur marche de mort. Sous leur pas les femmes et même les enfants sont assassinés !

Ce ne sont pas des êtres humains, ce sont des fauves, pour lesquels il n'existe



Notre camarade Palmera Jules

qu'un noir fanatisme et une soif de sang jamais assouvie.

Nous ne pouvons pas les laisser passer ! Et c'est pourquoi nous vous demandons à vous, femmes, de nous prêter aussi votre aide !

Allez demander partout, exigez que l'on nous envoie des armes. Il nous faut beaucoup d'armes pour abattre ces fauves cruels.

Vous pouvez nous prêter une grande aide, vous autres femmes.

Nous les femmes espagnoles nous sommes livrées, entièrement à la lutte antifasciste, chacune de nous aide nos braves combattants, à sa façon, les uns dans les hôpitaux, les autres dans les bureaux, dans les ateliers, les usines, et les autres enfin

Attention, Dangers !

(Suite de la 8^e page.)

Nous avons appris qu'aux vieilles classes oppressives peuvent se substituer de nouvelles castes, plus impitoyablement oppressives, les dirigeants et les profiteurs de l'Etat totalitaire, concentrant tous les pouvoirs : économique, politique, spirituel, militaire et policier, d'une telle façon qu'on n'aurait plus vu depuis la haute antiquité.

Et nous voyons aussi qu'aux guerres déjà hideuses des impérialismes classiques tendent à s'ajouter et se substituer les guerres encore plus atroces des dictateurs en lutte et de leurs esclaves fanatisés.

Et je pense qu'à tout cela il nous convient de ne pas nous plier.

Je crois qu'il convient de sauver ces libertés individuelles et collectives, résultats de tant d'efforts, hier insuffisants encore, mais dont le prix nous apparaît alors qu'on veut nous les ôter.

Je crois qu'il ne peut y avoir de défense efficace des intérêts des travailleurs que si elle lutte aussi contre l'oppression de l'Etat et l'extorsion de l'impôt, si elle ne lutte pas, en même temps que contre le vieux capitalisme agonisant, contre les nouvelles classes dirigeantes qui veulent lui succéder.

Et je crois qu'enfin il faudrait résister de toutes nos forces contre les guerres impérialistes et les guerres entre dictateurs où l'on veut nous entraîner. Et je pense qu'il ne suffit pas d'être contre la guerre abstraitemment et en principe mais de s'y opposer effectivement chaque fois que d'une façon quelconque on la prépare et y prépare l'opinion. Et cette fois tout à fait en désaccord avec M. Léon Blum, j'aimerais que toutes les organisations réellement animées d'un esprit prolétarien et antilibéraliste se coalisent contre la politique du service de deux ans, des nouveaux armements et des alliances militaires. Et pour réclamer liberté, amnistie, réparation pour tous les réfractaires à la guerre, pour toutes les victimes de la discipline, pour tous les condamnés militaires et antimilitaristes.

EPSILON.

Dictature du prolétariat ou « self - government » du peuple

Les événements d'Espagne remettent à nouveau sur le tapis la question de la forme et du fonctionnement des institutions qui sont à la base de la vie nouvelle.

Plus que jamais les paroles de Bakounine deviennent d'actualité : « Le socialisme aura ses propres institutions ou il ne sera pas ».

L'histoire de la révolution russe nous apprend, et les événements d'Espagne nous démontrent, que la révolution sociale gagne le peuple et écarte les exploités jusqu'au moment où les institutions de self-government (Soviets en Russie, Comités, antifascistes en Espagne) fonctionnent librement.

La déchéance de la révolution russe a commencé au moment où le baluchisme totalitaire a écarté par la violence les autres fractions de l'école socialiste.

Cet enseignement de l'expérience russe n'a pas échappé à nos camarades de la C. N. T. et de la F. A. I. Dans leur dernier Plenum de Madrid ils ont décidé de donner aux institutions de self-government, qui constituent la charpente actuelle de l'Espagne révolutionnaire, la force que les circonstances actuelles exigent.

La forme gouvernementale classique s'avère insuffisante pour canaliser les énergies nouvelles appelées à briser définitivement les forces capitalistes.

Le Front populaire a vécu.

Ses erreurs ont failli amener le fascisme. La C. N. T. et la F. A. I. demandent :

1° Maintien de M. Azana à la présidence de la République ;

2° Organisation du régime fédéraliste par la suppression des conseils municipaux, des députations provinciales, et des gouvernements civils, remplacés par des conseils de défense composés d'éléments antifascistes ;

3° Transformation des ministères en départements correspondant aux nécessités présentes, et comprenant : relations extérieures ; sûreté publique ; guerre, aviation et marine ; communications et propagande ; instruction publique ; finances, agriculture ; industrie ; transports, commerce, ravitaillement, travaux publics, travail et salubrité publique ;

4° Création de la milice populaire avec un caractère obligatoire, et contrôle par les conseils ouvriers ; création d'un comité national de défense ;

5° Constitution d'un tribunal populaire ;

6° Socialisation de la Banque, des biens de l'Eglise, de la grande propriété rurale ; de la grande industrie, du grand commerce, et contrôle ouvrier sur l'industrie et le commerce privés ;

7° Lutte pour la paix sur la base de l'action internationale, et réorganisation du corps diplomatique.

La confédération nationale du travail proposera à l'Union générale des travailleurs une alliance nationale pour l'exécution de ce programme minimum.

La séance plénière sera convoquée de nouveau dans dix jours, pour entendre le résultat des démarches du comité national.

Le grand souffle de générosité et d'action révolutionnaire qui anime nos frères d'Espagne ne peut pas ne pas toucher les travailleurs de l'U. G. T. et les républicains sincères.

L'Espagne antifasciste et libérale vaincra !

CHARLES ROBERT.

en empoignant le fusil tout comme les hommes.

Femmes du peuple de France et du monde, faites qu'on nous envoie des armes, il nous faut des armes !

Envoyez-nous des armes ! Avant tout autre chose, des armes pour le Front de lutte antifasciste !

Vive la lutte antifasciste ! Vive le communisme libertaire !

PALMIRA JUL.

Caspe septembre 1936.



Le départ de la colonne Garcia Oliver

CE QUE SONT LES NOTRES

Buenaventura Durruti

Durruti est âgé de 39 ans. Il est né à Léon dans la province de Castille. Très jeune, Buenaventura se lance dans la bataille sociale et son ardeur attire bien vite sur lui la répression des sbires d'Alphonse XIII. Il participe activement à la grève générale de 1917 et est mis dans l'obligation d'aller vivre la dure vie de l'exil.

En 1919-1920, Durruti exerce son métier de mécanicien chez Blitz à la Fournaise, chez Bréguet à Villacoublay.

Il passe la frontière d'Espagne à plusieurs reprises et, au risque de sa vie, Durruti répond toujours à l'appel de l'Action. Il devra vivre également en Argentine et en Amérique.

Sous toutes les latitudes, le libertaire, l'anarchiste, agira pour son idéal.

Durruti est un sensible, souvent il pense aux siens restés dans la péninsule, à sa mère, à son père, à ses frères, à ses compagnons de combat, mais Durruti sait se dominer, il a fait le sacrifice de toute son existence à la cause du peuple.

Son seul nom suffit à faire trembler les tyrans de la royale Espagne.

En 1927, nous le trouvons à Paris, aux prises avec la police française et celles d'Argentine et d'Espagne. L'affaire Ascaso-Durruti-Jover est encore présente à la mémoire des militants de ce pays. Grâce à Louis Lecoin, au Libertaire, à l'Union Anarchiste, les trois courageux compagnons sont sauvés de l'extradition et de la mort.

Durruti, sauvé, ne pense pas un instant au repos, la tyrannie des Martinez Andico, des Primo de Rivera, reste à abattre.

Sans relâche, l'homme d'action se dépense.

En 1931, avec ses compagnons de la C. N. T. et de la F. A. I., Durruti participe au mouvement qui devait assurer le triomphe de la République bourgeoise et ce sera la honte des ministres socialistes et républicains d'avoir osé déporter le lutteur sur la terre d'Afrique.

Aujourd'hui, Buenaventura Durruti se trouve sur le front de Saragosse avec ses centurions. Il faut l'avoir vu au milieu des miliciens pour comprendre le dynamisme de Gori. Durruti est aimé de chacun et de tous ; sa seule présence galvanise les énergies.

Durruti n'est pas un « général », Durruti est un guide.

Son quartier général n'est pas un ministère, mais l'endroit le plus accueillant, où la fraternité est de rigueur.

Les paysans de Pina, de Bujaraloz où d'Osera connaissent bien le quartier général, la maison du « bon Dieu », ils y viennent avec confiance et en repartent avec l'émotion au cœur.



Emilienne Morin

la compagne de Durruti, qui a été déléguée par le comité de guerre de la Colonne pour parler au meeting de la Mutualité

Durruti est un juste, il est dur, très dur envers lui-même et toujours bon envers les autres.

Buenaventura Durruti n'a, aujourd'hui, qu'un but : prendre Saragosse, qu'une pensée : écraser le fascisme.

Avec sa première colonne, il réussira, mais, à une condition, c'est qu'il, en France, nous sachions répondre à son appel. Il faut aider Durruti, il faut aider le peuple d'Espagne à vaincre. Il faut apporter aux colonnes héroïques des armes et des munitions.

Durruti fait confiance au « Libertaire », à l'U.A., aux compagnons syndicalistes, et

il s'agit tout de suite de faire honneur à cette confiance.

Des armes, des munitions pour la première colonne Durruti. Des armes ! et vite.

Ortiz

Notre cher ami Ortiz est né à Barcelone en 1907. Lui aussi, c'est un jeune. Malgré ses 29 ans, il est le responsable de la deuxième colonne du Front de Saragosse. Militant de la C. N. T. et de la F. A. I. depuis une dizaine d'années, Ortiz a su acquérir la confiance des compagnons.

A l'âge de 14 ans, Ortiz fut jeté en cellule par la royauté. Lutteur énergique, il participe à tous les mouvements.

Après la proclamation de la République, il subit l'emprisonnement et est odieusement brutalisé par les sbires au service du nouveau régime.

Ortiz, membre d'une famille parmi les plus pauvres, doit son éducation sociale à sa seule ténacité, à sa seule intelligence.

Dans le secteur de Caspe, notre compagnon dépense la plus grande activité.

Ortiz, au premier abord, se présente sous l'aspect d'un caractère peu ouvert, et c'est un contraste saisissant quand on connaît le tempérament de nos amis d'Espagne ; mais vivons près de lui quelques jours et nous nous familiariserons bien vite.

Sous un aspect froid, se cache un homme sensible.

Ortiz a un esprit de décision rare et nous savons qu'au travers de toutes les embûches d'un mouvement formidable il saura, comme tous ses compagnons libertaires, mener la bataille vers le but final, l'écrasement du fascisme et le triomphe de la vraie justice sociale.

Joaquin Ascaso

Joaquin Ascaso est un compagnon, un ami, un frère.

Joaquin est né à Saragosse, la grande cité libertaire d'Espagne. Avec Ortiz, il assure la marche de la deuxième colonne, celle du Sud de l'Ebre. Le cousin de Francisco Ascaso, tombé lors de l'attaque de l'Aterazanas, est un jeune de 28 ans.

A l'âge de 13 ans, Joaquin Ascaso est déjà un libertaire d'action et malgré sa jeunesse il est emprisonné par la police d'Alphonse XIII.

Libéré il devra s'exiler et vivre en France. On le trouve alors à l'usine d'électricité d'Ivry, où il travaille comme mécanicien, Joaquin, militant de la C. N. T. et de la F. A. I. ne recherchera jamais la tranquillité, il est dans tous les mouvements, dans toutes les entreprises dirigées contre les dictateurs et tyrans d'Espagne. A la proclamation de la République Espagnole en 1931 il lutte courageusement, ce qui n'empêche pas les nouveaux tyrans « républicains » de l'emprisonner à plusieurs reprises.

Actuellement Joaquin Ascaso est l'un des animateurs de la deuxième colonne des milices antifascistes. Nous avons vécu près de lui à Caspe, nous l'avons accompagné quotidiennement dans les villages du front et nous avons pu constater tout l'attachement fraternel que lui témoignent les miliciens.

Comme tous les militants de la C. N. T. et de la F. A. I. Joaquin Ascaso a un grand cœur et il faut l'avoir vu dans ses rapports avec les paysans pour saisir les sentiments libertaires qui l'animent. Avec Joaquin Ascaso on se sent à l'aise. Il n'a rien du dictateur, rien de l'individu important, rien de l'autoritaire.

Energique, décidé, sensible, humain, tel est Joaquin Ascaso.

Samedi prochain les camarades de Paris auront la joie de vivre quelques heures près de Joaquin et tous ceux qui l'approcheront, reconnaîtront en lui le « type » du compagnon vraiment fraternel.

Joaquin Ascaso est un grand ami de notre Libertaire et pour nous cette amitié est plus qu'un encouragement. Salut à Joaquin Ascaso du fond de notre cœur.

GROUPE ANARCHISTE D'AULNAY-SOUS-BOIS

Otez l'armée et vous ôterez la guerre. V. Hugo.

La paix définitive par le refus du service militaire ?

Ce sujet sera traité au cours du Grand Meeting public et contradictoire qui aura lieu le samedi 3 octobre, à 20 h. 30, salle du café Gallieni, place de la Gare par le courageux objecteur de conscience Gérard Letour.

Les représentants de tous les partis politiques sont invités à tenter de défendre leur cause.

Participation aux frais : 0 fr. 95.

L'ACTION DES MILICES

Comment les milices organisent la vie sociale

Il y a un an environ l'alcade de Caspe fut tué par les fascistes parce qu'il était d'opinion de gauche.

Lors de l'assaut de Caspe par les miliciens de la colonne Ortiz-Ascaso les fascistes se protégèrent en se cachant derrière des femmes et des enfants et la petite fille de l'alcade âgée de six ans fut ainsi tuée.

Car il ne faut pas oublier que les fascistes défendent l'ordre et la civilisation.

Aujourd'hui Caspe est le centre militaire, de la deuxième colonne, et est relié directement à Barcelone par chemin de fer.

C'est ici que régulièrement arrivent les contingents de volontaires, c'est d'ici que partent au front les centurions organisés, équipés et armés.

Sans techniciens, presque sans militaires de métier, les camarades de la F.A.I. et de la C.N.T. qui forment l'immense majorité de la colonne ont organisé tous les services indispensables à l'existence de milliers et de milliers d'hommes.

Chemins de fer, parcs d'automobiles, ravitaillement, autant de problèmes à résoudre immédiatement et de façon satisfaisante et de la solution desquels dépend la victoire au même titre que des combats proprement dits.

Des comités se sont formés, chacun se spécialisant dans un genre de travail bien défini et après quelques jours de tâtonnements tout s'est mis à marcher normalement.

Il faut rendre à la vérité que l'ensemble de l'arrière coopère avec une bonne volonté et une ardeur sans pareille.

Il n'est pas de plus humbles hameaux qui n'envoient, en plus de quelques miliciens, des vivres et du matériel prélevés sur une misère qui est ancrée depuis des siècles.

Aussi les combattants ne manquent-ils de rien.

Dans les rues de Caspe des centaines de camions, de charrettes circulent sans arrêt. Tout le monde travaille, tout le monde mange à sa faim. Et si ce n'était que l'on rencontre parfois des blessés convalescents on se croirait dans un pays calme et heureux.

Caspe est l'image de l'Espagne de demain.

A FINA DE EBRO

La maison d'un médecin fasciste en fuite est réquisitionnée pour servir de logement à une cinquantaine de miliciens.

Une jeune femme du pays entre pour chercher de l'eau au puits et voit un piano. Étonnement, essai de taper sur les touches. Elle n'en a jamais autant vu, la plupart des habitants ignorent le ciné, la radio.

Et cela à quelques kilomètres d'une capitale : Saragosse.

LA PRESSE FASCISTE

Si l'on lit un journal édité à Saragosse ou à Burgos nous tombe dans les mains. Cela nous permet de passer quelques minutes de douce rigolade.

Il y a quinze jours le « Heraldo d'Aragón » publiait que le général Cabanellas était aux portes de Barcelone et que Mola entrerait à Madrid le lendemain.

LES BOMBES

L'artillerie fasciste bombarde parfois avec des obus à schrapnells. Cela permet de retrouver des morceaux de métal et, parmi eux, ô miracle, des morceaux de crucifix, des têtes de Christ. Excellente propagande comme on le voit.

Enfoncez-vous bien ceci dans la tête.

SUPPRESSION DE L'ARGENT

Une des particularités de la colonne Durruti, c'est que dans les villages occupés l'argent disparaît comme valeur d'échange et est remplacé, par des bons (vales) délivrés par le Comité local ou le Comité de guerre.

Que ce soit pour obtenir des cigarettes, de la nourriture, des vêtements, des timbres, il faut s'adresser au Comité qui, après avoir vérifié si les objets ou les denrées vous sont nécessaires vous délivre un billet qui permet de chercher ce qui est nécessaire aux magasins du village.

Civils et miliciens tous logés à la même enseigne et l'habitude est vite prise de se passer de monnaie ou de billets.

Bien mieux, si le hasard vous fait passer par une agglomération où des boutiques sont ouvertes il nous paraît tout bizarre de devoir rechercher dans la musette les pièces d'argent déjà oubliées.

Certes, il ne faudrait pas généraliser, ni tirer des conclusions trop hâtives, mais ce qui est certain, c'est qu'il est possible de s'habiller rapidement à ce genre de vie, puis de trouver logique de prendre régulièrement ce dont il est besoin pour vivre, se nourrir et s'habiller.

Prise au tas et contrôle se font automatiquement.

L'avenir dira si cette méthode implantée par les camarades de la colonne, pourra être étendue à l'ensemble de la population, ou si une nouvelle formule pour présider à la répartition des produits devra être recherchée.

Avec la colonne Ortiz-Ascaso au sud de Saragosse

Caspe, quartier général de la deuxième colonne. C'est dans cette cité de quelques milliers d'habitants que nos compagnons Ortiz et Ascaso, entourés d'une pléiade de militants de la C. N. T. et de la F. A. I., déploient la plus grande activité et assument la grave responsabilité de la marche d'un organisme guerrier, dont la nécessité s'impose face aux événements tragiques et vultueux par les militaires oléricalo-fascistes du général Franco.

Habités aux batailles de rues, mais non rompus à la technique des armées, nos amis ont dû réaliser un véritable tour sur eux-mêmes pour s'adapter aux nécessités inévitables de la guerre.

Qu'on s'imagine un instant, l'esprit clair-

voyant et décisif, qui doit animer les responsables de l'organisation de la ligne de feu et l'on comprendra l'effort véritablement surhumain fourni par ceux qui durent rapidement mettre debout toute une technique « militaire » — nous n'écrivons pas militariste — inexistant aussi bien dans les faits que dans l'esprit des militants de la C. N. T. et de la F. A. I. L'observateur qui était imbu des principes de l'insurrection armée dans la guerre civile de rues, voit s'opérer en lui, face aux réalités un profond bouleversement.

Il ne s'agit plus aujourd'hui de triompher du capitalisme et de ses forces coercitives dans la cité, il s'agit de tout autre chose : il s'agit de vaincre une armée établie solidement sur ses positions, et abondamment pourvue d'armes et de munitions.

Autant nos principes moraux, ceux qui inspirent notre idéal d'humanité et de fraternité, sont intangibles, autant les moyens de lutte armée qui doivent assurer le triomphe de la Révolution sociale subissent et subiront des changements incessants. Aux avions de Franco, via Hitler-Mussolini, les Milices de l'Espagne Ouvrière devront opposer d'autres avions : aux canons, aux mitrailleuses des militaires de Saragosse, devront répondre les canons, les mitrailleuses des miliciens. A la discipline imposée de l'armée ennemie, devra être opposée la discipline consentie des travailleurs en armes.

Hier, à Muniesa, Ascaso demandait aux miliciens le consentement à cette discipline technique, sans laquelle leur héroïsme se révélerait vain et les miliciens ne restaient pas insensibles à l'argumentation de notre ami.

Aux tâtonnements des premiers jours succède une organisation pratique de la guerre.

Avec des hommes comme Durruti, Ascaso, Ortiz, Garcia Oliver tous les espoirs sont permis, la bête fasciste sera écrasée. Compagnons de France, aidons pratiquement, matériellement les milices antifascistes dans leur lutte héroïque.

Le groupe international de la seconde colonne Ortiz-Ascaso

Comme à la première colonne Durruti, la seconde colonne qui opère dans le secteur sud de Saragosse, possède son groupe international.

Cantonés à Azaila et à Sagasto le groupe de la 2^e colonne est composé des plus vaillants militants. L'ami Aubérion Armand a bien voulu correspondre avec le « Libertaire » au nom de ses camarades. Sous le nom de Sébastien Faure ira rejoindre Sagasto et ce sera une joie pour nous d'épauler l'action héroïque de nos compagnons. A Azaila nous avons eu l'avantage de parler avec les miliciens du groupe international à leur retour d'une attaque contre Belchite. Là, nous avons appris la mort, sur le front, de Jean Bégue adhérent à la C. G. T. S. R. et à l'U. A. Jean Bégue avait 18 ans, il est tombé frappé par une rafale de mitrailleuse à 200 mètres des lignes fascistes. Les compagnons du groupe international respirent tous l'énergie et le courage. Comme le groupe de nos amis Ridel et Carpentier, celui de Azaila et Sagasto est bien connu pour son courage. Tous jours aux avant-postes nos amis forcent l'admiration des miliciens. Joaquim Ascaso et Ortiz sauront, nous en sommes persuadés, porter une attention particulière à l'armement du groupe international.

A Sagasto nous avons eu le plaisir de lire sur l'ex-caserna de la garde civile cette inscription : Vive l'Union Anarchiste Française. De là-bas, de la ligne de feu, les combattants antifascistes communiquent avec nous dans une même pensée. Le fusil en mains nos frères qui luttent ont droit à tout notre appui, à toute notre solidarité. A bientôt, camarades de Azaila et de Sagasto. A très bientôt.

A Sagasto nous avons eu le plaisir de lire sur l'ex-caserna de la garde civile cette inscription : Vive l'Union Anarchiste Française. De là-bas, de la ligne de feu, les combattants antifascistes communiquent avec nous dans une même pensée. Le fusil en mains nos frères qui luttent ont droit à tout notre appui, à toute notre solidarité. A bientôt, camarades de Azaila et de Sagasto. A très bientôt.

C'est un magnifique exemplaire de la soldatesque espagnole. La République espagnole le couvrit d'honneurs et il fut escaladé avec adresse l'échelle des grades.

Il fit ainsi partie du millier de généraux qui, avant le 19 juillet, constituait les cadres supérieurs de l'armée espagnole.

(Ici, il n'est pas mauvais de rappeler en passant que, pour une armée comptant au total 120.000 hommes, on comptait alors 23.000 officiers, ce qui donne la proportion approximative d'un officier pour cinq hommes. On comprend que cette caste si abusivement parasitaire soit prête à toutes les violences pour maintenir ses privilèges.)

L'ambition effrénée de Queipo de Llano recherchait de nouveaux aliments. Il se mêla à toutes les conspirations et fut un des organisateurs du complot fasciste dont le meurtre de Calvo Sotelo fut le prétexte et le point de départ.

Il faut croire que ses qualités militaires furent jugées assez médiocres, car il

LA COLONNE HILARIO

C'est dans cette colonne que les camarades anarchistes partis de Paris le 22 juillet furent incorporés.

Les débuts furent assez durs car les armements faisaient défaut, beaucoup partaient au front avec un simple revolver, d'autres sans armes comptaient en prendre à l'ennemi. Le ravitaillement était déficient.

Mais qu'importe ! L'enthousiasme révolutionnaire pourvoit à tout.

Les armes ? On les prendra à la canaille fasciste.

Le pain ? On s'en passe pour un jour. C'est à ce début, dans ces moments héroïques que nous avons vu revivre les grands jours révolutionnaires des géants de 1793...

Peu à peu l'organisation est venue, l'ordre révolutionnaire a fait des prodiges, de véritables tours de force pour pourvoir les combattants de tout ce qu'il est indispensable à la lutte et ceci est un fait dont la portée ne peut échapper à personne.

Nous avons arrêté la marche des factieux lorsque nous en étions réduits aux initiatives personnelles, organisés, dirigés ? Rien ne pourra arrêter notre marche victorieuse.

Le fascisme n'est pas passé !

Le fascisme sera refoulé, détruit, exterminé.

Sous la direction des vaillants militants de la F.A.I., nous sommes à l'heure actuelle puissamment organisés ; notre colonne a à sa tête le camarade Hilario de la F.A.I., qui a fait ses preuves dans les luttes passées. Tous les hommes sont groupés par centurie puis par groupe de dix.

La discipline ? Nous n'en avons pas. Notre enthousiasme la remplace avantageusement.

Nous avons eu plusieurs combats très vifs. Au village de Zaida, que nous avons pris depuis plus de trois semaines, nous avons délogé les bandes fascistes de positions qui semblaient inexpugnables.

Une foule de faits prouvant notre ardeur et notre volonté de lutte pourrait être cités : Devant Zaida une poignée de copains ont tenu tête toute une nuit à plusieurs centaines de rebelles armés de mitrailleuses, alors qu'ils n'avaient que leurs fusils pour riposter et les fascistes n'ont pas passé.

Dans les villages conquis, lorsque nous y pénétrons, la population nous reçoit avec une joie délirante ou des larmes de reconnaissance, et les tentes des habitations se pavoièrent vite de petits drapeaux noir et rouge.

Ce qui frappe le plus dans ces villages c'est la ruine dans lesquels les ont laissés les criminels fascistes. S'ils ont pu s'emparer des militants ouvriers ceux-ci sont fusillés et si une famille a un de ses membres qui combat dans nos rangs une répression féroce s'abat sur elle. Nous avons trouvé des dépôts de blés brûlés, des récoltes détruites et les crimes de ces barbares ne s'arrêtent pas là, les femmes sont souvent l'objet de sévices.

Nous ne sommes pas comme eux. Dès les premiers jours la F.A.I. a institué les tribunaux populaires. Seule la population du village peut juger les fascistes que nous trouvons dans le pays. On voit que la vraie justice, la justice du peuple est la seule qui arme nos bras. Seule la crapule bourgeoise qui se sent perdue peut commettre des crimes semblables.

Ouvriers de France, la victoire sera à nous ; nous en sommes sûrs. Par votre action, par votre propagande, soutenez-nous. Par tous les moyens, soutenez vos frères espagnols en lutte contre le capital oppresseur.

L'exemple qu'ils vous donnent est magnifique.

Pour nous qui luttons les armes à la main, notre enthousiasme est plus grand encore qu'au premier jour.

Nous vaincrons les factieux. Ouvriers de France, criez avec nous comme lorsque nous montons à l'assaut : « Vive la C.N.T. Vive la F.A.I. ! »

AUBERION, du Groupe de Paris.

Aux Camarades du « Sembrador »

Les Anarchistes ne savent pas seulement se battre. Ils savent construire. La « cité future » ne demeure pas pour eux une belle utopie ; mais, à l'heure même de la lutte qu'ils mènent avec tant d'héroïsme, ils se préoccupent de jeter les bases du monde nouveau.

C'est là l'impression première d'un Français après quelques heures de séjour dans cette noble Espagne régénérée par la révolution. J'ai parcouru Puigcerda tout un jour, Puigcerda où la F.A.I. et la C.N.T. sont partout présentes et qu'elles ont déjà marqué d'inoubliables réalisations.

J'ai visité votre belle Coopérative. J'ai entendu un milicien m'exposer longuement son fonctionnement et ses possibilités de développement. C'était un programme précis où la hardiesse s'alliait à la prudence...

« Demain, après avoir conquis le petit commerce, nous nous adresserons aux paysans, aux métayers, jusqu'à présent si durement exploités et nous leur dirons : venez à vous... et ils viendront tous quand ils auront compris que nous leur offrons non pas la guerre, mais la paix, non pas la misère, mais le bonheur, le bonheur qu'on éprouve à vivre libre, à ne plus être ni exploité, ni exploiter. » Son geste embrassait le beau paysage qui s'étendait à nos pieds : une plaine fertile au fond d'un cirque de montagnes au sommet desquelles un peu de brume flottait. Et je sentais que ce n'était pas là de vaines déclarations mais qu'une volonté ferme se mettait au service d'une conception juste et que, pour la première fois peut-être en ce monde, l'action devenait la sœur du rêve.

J'ai visité la ville. Mon pied a heurté les

décombres de vieilles églises abolies où la pioche ramenait des paquets d'ossements humains. Mais ici des équipes de maçons construisaient de nouveaux édifices. Mais la Maison du Peuple s'élevait devant moi avec sa bibliothèque, ses salles spacieuses, son théâtre. Mais j'entraînai enfin chez vous, mes camarades des Jeunesses Libertaines. Votre maison est belle. Jadis, elle faisait sans doute les délices de quelque aristocrate. Vous vous en êtes emparé selon la justice du peuple. Vous en avez fait le lieu de votre repos et de votre travail. Désormais ce sont vos yeux qui regarderont ces admirables tapisseries, ce sont vos doigts qui feuilleteront ces livres précieux, c'est votre jeunesse qui emplira ces salles et ces jardins. Et de ce juste transfert qui donc oserait se plaindre, qui donc oserait vous blâmer ?

Jeunesse libertaine d'Espagne, la jeunesse de France vous envie. Non point pour ce que vous avez conquis, mais pour ce qu'il vous reste à faire. Tandis qu'elle lutte encore dans l'angoisse et dans la nuit, vous avez ouvert le chemin de la joie et de la lumière. Là où régnait le désordre capitaliste, vous vous appliquez avec vos aînés à créer un ordre nouveau. Vous êtes les bâtisseurs de l'avenir. Le salut que je vous apporte en passant contient toute la foi que nous mettons en vous, tout l'espoir que nous gardons de vous imiter un jour.

Par delà les Pyrénées, la jeunesse de France vous tend, camarades, sa main fraternelle.

LASHORTES,

Puigcerda, 15 septembre 1936.

LETTRE DE BARCELONE

« La situation économique de Barcelone, de la Catalogne et de l'Espagne en général est satisfaisante. Evidemment, le pouvoir d'achat fut un peu amoindri au début du fait de l'évasion des capitaux. Mais la C.N.T. et la F.A.I. veillent à tout. Sous leur pression énergique le gouvernement a pris contre la bourgeoisie ces quelques mesures d'urgence :

1^o Le contrôle des Banques, y compris la Banque d'Espagne ;

2^o La limitation des retraits de fonds à mille pesetas, pour la durée d'un mois ;

3^o La lutte contre la thésaurisation de la monnaie ;

4^o La création de groupes d'investigation chargés de surveiller la situation et les menées des possédants.

« La C.N.T. et la F.A.I. ont assumé la mission écrasante de faire la Révolution tout en faisant la guerre.

« Elles démontrent depuis sept semaines que si les anarchistes sont capables de détruire les vieilles formes d'oppression, ils savent en même temps reconstruire une société basée sur la liberté et le bien-être.

« Maintenant, la monnaie ne manque plus. La Catalogne poursuit dans l'ordre libertain ses transactions commerciales. La pénétration de l'idéal anarchiste accompagne dans tout le pays les réalisations matérielles de nos amis. Techniciens, ouvriers et combattants saluent en la C.N.T. l'organe de la société de demain.

« La justice bourgeoise est déchue, et remplacée par un tribunal populaire qui s'exerce dans toutes les affaires de justice. Jamais l'Espagne n'a connu plus d'honnêtes gens et moins de filous. Du reste les filous sont avec les fascistes.

« La direction ouvrière se substitue partout au pouvoir aveugle de l'Etat. L'armée ne connaît plus l'ignoble pouvoir des chefs. La discipline est fidèlement acceptée par les miliciens ouvriers parce qu'elle est avant tout discutée, et reconnue par tous comme une condition nécessaire de la victoire.

« La production est passée sous le contrôle des syndicats ouvriers. L'œuvre de la C.N.T. et de la F.A.I. soulève dans le prolétariat catalan l'admiration unanime.

QUEIPO DE LLANO AUX PRISES AVEC LES ONDES

C'est un magnifique exemplaire de la soldatesque espagnole. La République espagnole le couvrit d'honneurs et il fut escaladé avec adresse l'échelle des grades.

Il fit ainsi partie du millier de généraux qui, avant le 19 juillet, constituait les cadres supérieurs de l'armée espagnole.

(Ici, il n'est pas mauvais de rappeler en passant que, pour une armée comptant au total 120.000 hommes, on comptait alors 23.000 officiers, ce qui donne la proportion approximative d'un officier pour cinq hommes. On comprend que cette caste si abusivement parasitaire soit prête à toutes les violences pour maintenir ses privilèges.)

L'ambition effrénée de Queipo de Llano recherchait de nouveaux aliments. Il se mêla à toutes les conspirations et fut un des organisateurs du complot fasciste dont le meurtre de Calvo Sotelo fut le prétexte et le point de départ.

Il faut croire que ses qualités militaires furent jugées assez médiocres, car il



a été réservé jusqu'ici à la besogne assez subalterne de speaker officiel de ce conglomérat d'assassins que notre presse fasciste n'hésite pas à appeler : « le Gouvernement de Burgos ».

A Séville, entouré de curés érotiques et assassins, de gîtions efféminés, d'ivrognes de son genre, Queipo de Llano a une tendresse très marquée pour les boissons fortes. Le « général de la radio » annonce depuis deux mois la défaite des antifascistes, la prise de Madrid pour le lendemain et fait ainsi les délices des amateurs d'humour.

Cependant, Queipo de Llano peut être considéré comme un des ennemis les plus décidés et les plus redoutables du prolétariat espagnol en lutte pour sa liberté et aussi pour son pain. Car les aspirations du peuple les plus essentielles, la clique militaire, dont Queipo de Llano est un des plus typiques représentants, ne sait les réduire que par le meurtre et la famine.

Aznar appartenait à cette masse anonyme de héros dont la F. A. I. peut s'enorgueillir. Entré très jeune dans le mouvement anarchiste, il se donna corps et âme à la propagande.

Après la défaite de Verra il se consacra à la recherche de fonds pour abattre le dictateur Primo de Rivera. C'est ainsi que d'Aznar il se transforma en « El Negro ». Une tentative malheureuse à Bordeaux conduisit à la guillotine ses deux courageux compagnons. Le mystérieux « El Negro » réussit à se sauver. Il fut arrêté plus tard à Madrid pour avoir participé à un complot contre Primo de Rivera.

Dans le Carcel Modelo, il fit la connaissance de républicains, emprisonnés par la monarchie. Il fut libéré en 1931 à la proclamation de la République.

La République se montra ingrate et Aznar fut encore emprisonné plus d'une fois. Il ne fut libéré que par l'action directe des compagnons : par la grève générale.

Lorsque le gouvernement de la République espagnole le poursuivait pour l'affaire de Bordeaux, c'est le professeur socialiste Jimenez de Asua qui assumait sa défense. De Asua avait connu Aznar en prison et avait su discerner en lui l'homme d'action dévoué corps et âme à la cause.

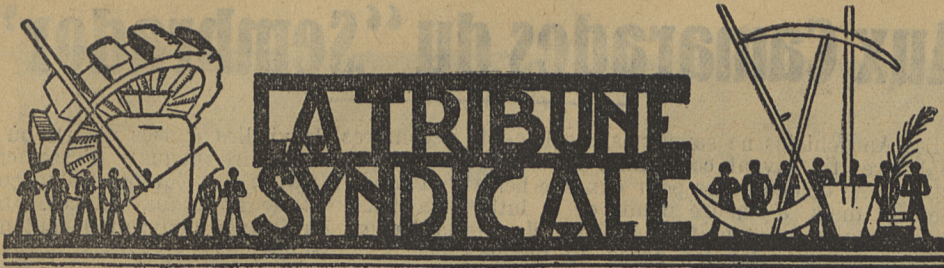
Aznar fut acquitté et les faux républicains couverts de honte.

Ce sont ces mêmes faux républicains qui l'avaient fait emprisonner avant le coup de force des généraux.

Aznar était un homme de la trempe des Ascaso, des Libertaria et de la foule de héros anonymes qui forment les cohortes de la F. A. I.

Les généraux voyaient le danger que représentait pour le fascisme cet homme indomptable que des années de prison n'avaient pas atterri : ils l'ont fusillé. Les anarchistes le vengeront !

CHARLES ROBERT.



Vive l'occupation des usines !

La grève de chez Sautter et Harlé

Il faut imposer le droit à l'occupation des usines, c'est ce droit qui est mis en question. Les patrons textiles de France dans leur lutte collective ont précisé qu'ils étaient les maîtres et les seuls maîtres de leurs entreprises : les ouvriers du textile n'ont obtenu leurs 6 % d'augmentation que par l'engagement formel de renoncer à l'avenir à toute occupation et même aux piquets de grève.

Pour améliorer la situation en Bourse, les partis gouvernementaux s'attaquent aux occupations et promettent de ne plus les tolérer. Léon Blum y fait allusion à Poissy en les qualifiant de désordres, qu'aucun gouvernement, en effet, soucieux de son devoir vis-à-vis de la nation, ne pourrait laisser durer. D'ailleurs de son côté en affirmant qu'il est donc indispensable de mettre un terme à ces occupations sans cesse renouvelées, à ces conflits sans cesse renouvelés, qui finiraient par désorganiser la production et les échanges, et aussi par compromettre gravement la défense nationale elle-même.

Même l'« Humanité » rappelle les paroles de Thorez : « qu'il fallait savoir terminer une grève pour en conserver les fruits. » Face à cette affirmation de l'ordre bourgeois dans plusieurs usines les prolétaires donnent la seule réponse adéquate, celle du fait, celle de l'acte ; passant outre aux déclarations du gouvernement et de ses suppôts, ils occupent leurs lieux de travail et s'y maintiennent.

Le « Libéraire » devait leur apporter sa solidarité, il ne manque pas à ce devoir et il veut dire à ses lecteurs la magnifique leçon de courage et de ténacité que donne une de ces usines : les établissements Sautter-Harlé.

teurs, mais propagandistes, ils viennent expliquer leur lutte.

L'entente règne chez ces combattants. Au comité de grève la trêve des tendances est conclue et réalisée ; sans partis, anarchistes, socialistes, communistes mêlés autour de la même table ne discutent plus qu'avec un seul souci : faire réussir la grève et sur un seul terrain : le terrain syndical.

Des secours importants de fédérations puissantes sont en vue. Aussi le soir, c'est dans une atmosphère de détente que se réunissent compagnes et compagnons en lutte. Les rires fusent dans les bals improvisés ; les plaisanteries encouragent les sportifs montrant leurs exhibitions sur un ring monté à la hâte, dans un autre atelier un groupe près du haut-parleur écoute les communiqués des fronts espagnols ; les pensées de ceux qui se sont accouchés à leurs machines, à leurs moteurs, à leurs tours s'en vont vers ceux qui là-bas dans les sierras se défendent à coups de fusil...

Ils tiendront ceux de Sautter et Harlé ; ils s'attendent à tout, ils savent que pour faire remonter la Bourse, pour rétablir la « confiance » des bourgeois, le gouvernement voudrait employer la force ; mais ils savent aussi que dans toute la région parisienne, sur l'ensemble du territoire, gronde le mécontentement ouvrier se voyant frustré de sa récente conquête ; la semaine des 40 heures. Ils appellent le soutien, le soutien par les sous, le soutien pour l'existence matérielle, que leurs listes de souscription se remplissent, que leurs collecteurs rentrent toujours bien chargés. Mais surtout qu'à la première menace de répression violente, métallurgistes, bâtimentiers, transports parisiens répondent par une occupation massive et générale si le gouvernement oserait toucher à ceux de chez Sautter et Harlé !

L. N.

Le Congrès du Bâtiment

Le Congrès du Bâtiment qui vient de se terminer est un événement beaucoup plus important qu'il n'apparaît de prime abord. Le but de ce Congrès était de réaliser définitivement une fusion opérée déjà administrativement.

Chaque des deux Fédérations comptait au moment de la fusion un chiffre à peu près égal d'adhérents : environ 35 mille au total. Après le mouvement de juin ce chiffre s'éleva à 500 mille.

Dans chacune des deux Fédérations subsistait chez les militants un état d'esprit différent. Deux doctrines d'administration et d'action s'opposaient. Deux idéaux également, l'un de liberté, l'autre de servitude. Chacune de ces méthodes, chacune de ces principes sont restés irréductibles. Les décisions du Congrès après d'âpres discussions et les résultats donnant à la tendance unitaire une majorité de deux tiers n'a nullement tranché l'irréductible différend doctrinal, opposant le syndicalisme indépendant au syndicalisme politique.

Le fait brutal qu'une Fédération, dont les principes et les traditions constituaient la force et le patrimoine subisse la mainmise du parti communiste doit comporter un sérieux enseignement. Il exige aussi un sérieux examen.

L'examen tient aux raisons qui ont amené les résultats, l'enseignement à leurs conséquences.

Les syndicats unitaires étaient foncièrement imbus de l'esprit bolcheviste au cours du mouvement de grève juin-juillet. Les cellules se sont efforcées de constituer une foule de syndicats ou d'y faire prédominer leur influence.

Pour mieux parvenir à leur fin, les dirigeants unitaires ont réussi, en dépit des statuts, à faire participer au Congrès des délégués de syndicats constitués récemment, ignorant en grande partie les buts et les principes du syndicalisme, mais imprégnés du mysticisme si largement défendu par les organes et les militants du P.C.

Enfin, jugeant sans doute insuffisants ces moyens de succès, ils avaient incité différents syndicats de Paris et de province à déléguer plusieurs représentants à ce Congrès. De telle sorte qu'au lieu de 500 délégués, 7 à 800 s'y trouvaient, huant ou applaudissant au commandement. Sans doute, même en l'absence de ces délégués sans mandat, même si la discussion avait été libre, selon les propres déclarations de Brout le lendemain du Congrès quoi qu'eussent pu faire les adversaires de la mainmise politique, les résultats n'eussent pas été modifiés d'une seule voix.

Faut-il admettre la possibilité d'une consultation préalable, d'une pression, de l'existence d'une mystique imposant la soumission et la non-discussion ? Nous avons pu à quelques-uns nous évertuer à démontrer l'erreur et le danger de l'acceptation d'une mise en tutelle des travailleurs, dont par ailleurs, on vante la maturité économique et politique. Nous avons pu démontrer qu'à l'encontre du syndicalisme les partis politiques groupent patrons et ouvriers. Que des élus comme Giffon pour satisfaire patrons ou mercantiles demandent l'abrogation de mesures favorables aux ouvriers, mais si péniblement acquises.

Nous avons pu dévoiler l'erreur grossière d'une croyance en la valeur parlementaire

et des élus, puisqu'au demeurant c'était toujours l'action syndicale qui devait être pratiquée pour la réalisation des lois ouvrières. Qu'en ce qui concerne le député Brout, celui-ci avait dû demander à Cordier comment s'établissait une convention collective du travail.

En dépit de cette mise en garde, de ces indications sérieuses, de ces démonstrations indiscutables, c'est au député ignorant qu'ils ont fait une manifestation délinquante. C'est au parlementaire qu'ils ont fait crédit en le nommant président de la Fédération du Bâtiment. Puis complétant cette extravagante décision, ils ont désigné comme secrétaire général de la Fédération, Arrachard, membre du Comité Central du Parti communiste.

Un tel état d'esprit pouvait-il tenir compte de nos avis sur les difficultés qui ne manqueraient pas de résulter d'un syndicalisme inféodé à un parti politique ? Evidemment, non !

J'ai voulu confronter les grandiloquentes affirmations d'unité et la pratique courante d'une lutte sournoise ou brutale qu'on mène contre les militants ou les organisations confédérées.

L'hostilité sectaire dont j'ai été l'objet ne m'a pas empêché de dire qu'en excluant de leur Conseil syndical des militants se trouvant en province pour y constituer des syndicats, élaborer et arracher au patronat des conventions ; qu'à vouloir substituer à des militants actifs et intelligents des médiocrités, on ne crée pas l'unité.

Cette bataille contre des militants et des syndicats confédérés est d'autant plus surprenante qu'on affirme des sentiments d'unité allant jusqu'aux chrétiens et aux Croix de Feu, tandis qu'on traite en ennemis les syndicalistes de tous jours.

Que cache cette contradiction, cette équivoque. On peut croire qu'elle masque des éliminations et des conquêtes possibles.

Il est certain qu'une intention formelle d'investissement syndical se dessine très nettement. Hier, dans les syndicats de l'industrie privée parisienne, aujourd'hui dans la Fédération du Bâtiment, demain, dans les métaux, et, un peu plus tard, l'investissement total des Unions départementales et, enfin, de la C.G.T.

N'y a-t-il aucun moyen d'endiguer ce flot montant qui menace de submerger le syndicalisme. Suffira-t-il d'avoir dénoncé la manœuvre pour contraindre les signataires du pacte d'unité au respect des engagements, à la vigilance la plus grande que doivent désormais observer les véritables défenseurs du syndicalisme.

Sans y croire trop, je le souhaite, et je n'y travaille pas moins.

LE PEN.

CHEZ EVE ET NOIZET

Dans cette usine de Moteurs Electriques du 14^e, le licenciement augmente chaque jour et naturellement, ce sont nos camarades militants syndicalistes qui en font les frais. Alors que les jaunes organisés dans un « syndicat Maison » y restent même s'ils sont les derniers entrés et par-dessus le marché sont augmentés. Il faut absolument que le 90 syndiqués réagissent par tous les moyens appropriés pour arrêter cette manœuvre patronale.

LA VOIX DES CHOMEURS

COLOMBES

Pour le recensement, nous nous trouvons dans l'obligation avant que la liste des revendications soit inscrite par la suite, de faire connaître que pour ce travail commencé par 27 employés y compris les sous-chefs, qu'à la date du 25 juillet, 7 employés étaient encore occupés. Cela peut paraître étrange, pour ceux qui n'ont pas eu notion de ce travail. Par contre, des ordres donnés à rebours, nul doute que cela a détourné complètement le boulot.

Comme il n'y a pas d'effets sans cause, nous allons avant que possible éclairer la lanterne de chaque lecteur, comme tout fait début, la charrie ayant été mise avant les boules, tous les employés en s'efforçant de travailler consciencieusement n'ont pu combler ce retard.

Si ceux qui nous donnaient la marche à suivre (ici, nous tenons à faire allusion à ceux qui nous ont précédés et non au chef supérieur le nommé B...) ont tout fait pour agir dans le mieux, ils furent contrecarés par un mauvais conseiller, le syndic aujourd'hui de la mairie de Colombes et conseiller municipal communiste.

D'autre part, le chef de Service B... a mécompté non « l'instruction aux maîtres pour les opérations de recensement de la population » (extrait des Instructions ministérielles annexées au décret du 14 décembre 1935).

C'est donc la cause primordiale que le recensement a demandé beaucoup trop de temps et que trop d'argent fut dépensé.

A cet effet, je suis d'accord avec ceux qui blâment l'inertie du travail et à l'avenir, nous ne dénoncerons les responsables.

O. D.

A Colombes, unité d'action !

Le 10 septembre, le comité de chômeurs de Colombes procéda à l'élection d'une partie de son bureau. (Trois membres pour la commission exécutive, deux pour la commission de contrôle).

Cette élection n'eut pas l'avantage de plaire à différents membres du P.C.

Devant l'opposition communiste on proposa la démission de la C. E. bien qu'apparaissant un vote de confiance lui eût été accordé.

Deux clans se formèrent : d'une part les maîtres du P.C. et d'autre part les chômeurs qui viennent au comité pour défendre leurs droits et fixer les méthodes de travail.

Camarades chômeurs, ne laissez pas saboter votre action. Imposez dans vos comités le respect de la démocratie et répondez du tac au tac aux trublions et aux saboteurs politiques.

PAULE MARY.

GRAND MEETING

le mardi 29 septembre, à 20 h. 30
Salle du Cinéma Modern, à Montrouge
136, avenue de la République
sur les événements d'Espagne.

Orateurs :

Frémont de l'U. A. ; Roger Mondin, de la Patrie Humaine, retour d'Espagne ; Pierre Odson, retour d'Espagne ; Fred Zeller, des J. S. R. ; Comarnault, C. G. T. S. R. Un copain de la C. N. T. et de F. A. I.

JEUNESSE ANARCHISTE COMMUNISTE DE LA RIVE-GAUCHE

le 25 septembre, à 20 h. 30, contre les deux ans, salle de la mairie, à Bagneux, un orateur de la jeunesse anarchiste et de la J. S. exposeront le point de vue de leur organisation.

Le Gérant : Georges GIRARDIN.

Imprimerie Centrale du Croissant (Sté Nlle), 12, rue du Croissant, Paris-9.

LA VOIX DE PROVINCE

BAYONNE

Le Meeting sur l'Espagne

La vérité sur les événements d'Espagne ; tel était le titre du meeting qu'organisa le soir de la prise d'Irun, le Front populaire du Bouchon.

Le titre était alléchant (un orateur de chaque parti devait prendre la parole, mais on avait oublié de nous inviter), ce qui attira un public nombreux et docile (oh combien ! la claque était organisée), les orateurs nombreux et parmi eux le citoyen Mocquet, député, qui le premier prit la parole.

La vérité sur les événements d'Espagne ? Je l'attends encore ; Mocquet ne fit en somme, que l'apologie du Parti communiste et essaya de préparer les consciences pour le fameux Front français de l'Espagne ? Très peu, il manque des armes (merci, nous ne le savons pas) et le coupable de tout cela c'est Hitler (à toi, union sacrée !).

Le suivant nous parla de l'attitude du P. C. espagnol dans ces événements ; de ses combattants, nombreux, sans peur et sans reproche. (Passe-moi le microphone).

Cacarrar (S.F.I.O.) se contenta sans doute monter la moutarde, remit les choses un peu au point et dit qu'il ne fallait pas parler plus du P. C. d'un autre parti et qu'il n'y avait que d'un côté le fascisme, de l'autre le Front populaire.

Cela n'empêcha pas le quatrième de nous parler uniquement de l'action des socialistes.

Des anarchistes ? pas un mot. Il me semble pourtant que l'action de nos camarades est assez étendue et assez profonde pour qu'aucun des divers orateurs ne puisse l'ignorer.

On voit une fois de plus la bonne foi de ces messieurs qui non seulement cachent l'action des anarchistes, mais encore cherchent à les salir par tous les moyens. (N'est-ce pas citoyen Barbier ?)

Puis un appel fut fait en faveur des réfugiés. Landabour P. C. demanda à ce que chaque famille prenne à sa charge un enfant réfugié jusqu'à ce que ces événements soient terminés.

C'est très bien, mais je m'aperçois que si beaucoup de particuliers ont des réfugiés, les leaders du P. C. (maire, adjoints, conseillers de Tarnos compris) n'en ont pas.

Armons-nous et partez n'est-ce pas ? C'est bien ça. Ici camarades, il y a beaucoup à faire.

Nos camarades toujours les premiers au combat sont tombés nombreux.

Notre groupe de Bayonne et région a fourni depuis le début des hostilités une dizaine de camarades dans la lutte contre le fascisme, deux d'entre eux ont été tués, et, peut-être y en a-t-il d'autres parmi ceux dont nous sommes sans nouvelles, les relations étant difficiles.

Chacun de ceux qui restent ici (à moins d'impossibilité absolue) a pris à sa charge un orphelin.

C'est beaucoup, mais c'est peu, car nous sommes peu nombreux et il y a beaucoup, beaucoup à faire.

Aussi, comme en octobre 1934, nous avons pris l'initiative d'ouvrir une caisse de secours pour nos camarades anarchistes et leur famille et pour l'aide du mouvement général.

C'était notre devoir et absolument nécessaire de par notre situation géographique.

Nous avons déjà reçu et distribué de l'argent (nous donnerons sous peu le compte rendu détaillé de notre caisse) mais il nous en faut encore et nous pensons que les camarades sauront une fois de plus faire leur devoir.

Collectez et adressez les fonds au camarade Babinot, 49, rue Maubege, Bayonne.

Débourez les crânes des copains communistes de la base, car l'action de leurs chefs consiste trop en bavardages calamiteux et pas assez en réalisations positives.

APPEL AUX LIBERTAIRES DE LA REGION DU NORD-EST

Devant la gravité et l'importance des événements espagnols, où nos deux organisations : la C.N.T. et la F.A.I. ont pris la tête du mouvement antifasciste, il est indispensable de faire en France la propagande nécessaire pour faire connaître à tous l'attitude et l'action de nos camarades, en même temps que la portée et les conséquences des combats qui se déroulent en Espagne.

Des camarades de la Fédération du Nord-Est ont donc pensé qu'il était urgent de créer, dans leur région, un organe hebdomadaire, chargé de diffuser les nouvelles nous arrivant d'Espagne et les mesures prises par nos camarades pour combattre le fascisme et instaurer un ordre nouveau de bien-être et de liberté pour tous par l'établissement du communisme libertaire.

Que tous ceux que notre initiative intéresse et qui veulent nous aider envoient lettres et fonds à Louis RADIX, à Bascos, près Châteaufort (Aisne). Le journal « La Feuille Antifasciste » sera édité à partir du 1^{er} octobre, à 12 francs par an, 6 francs par semestre, 3 francs par trimestre. Joindre timbre pour réponse.

Les camarades des autres régions de la France : Nord, Somme, Oise, Ouest, Centre, etc., sont priés de se mettre en relations avec nous. L'impression de ce journal de Locale pourrait être envisagée par région et aiderait ainsi puissamment la diffusion de cette feuille et les camarades des régions intéressées, pour leur propagande locale et régionale.

Louis RADIX.

BAGNOLET

Pétard dans le Landernau ! Voyez-vous cela, les anarchistes continuent à se mêler de la vie publique ! alors, fascistes, bourgeois et nacos ont décidé de leur donner une leçon. Nos affiches sont lacérées, nous voulons croire que les prolos n'y sont pour rien. Quoi qu'il en soit, incorrigibles contempteurs de l'Etat, nous en combattons les soutiens, jusqu'à ce que les travailleurs se décident à traiter leurs affaires ensemble, alors, à ce moment nous dirons ensemble « Souvenirs, mais pas regrets ».

Pour le Groupe : Jarry.

Nous invitons les prolos au meeting de ce soir vendredi, salle Corraut, rue Marie-Anne Colombier.

Nîmes. — On trouve le Libéraire, la Voix Libéraire, le Combat syndicaliste, la Patrie Humaine, le Réveil anarchiste, et l'En-dehors, au Bureau de tabacs, boulevard Gambetta, 76, en face les casernes.

Toulon. — Jeunesse Libre. — Le groupe se réunit tous les vendredis, à 20 h. 30, au siège, 14, rue Nicolas-Laugier (2^e étage). Causeries éducatives. Permanence tous les dimanches, de 10 à 12 heures, on y trouve notre journal « Le Libéraire » et notre presse. Une bibliothèque est à la disposition de tous les camarades et des sympathisants.

Lyon. — Le Groupe se réunit les 1^{er} et 3^e vendredis de chaque mois, salle de l'Unitaire, à 20 heures 30, 123, rue Bollaue.

Pour tous renseignements s'adresser à Lavoire, 4, rue des Trois-Maisons, à Lyon.

Roanne et environs. — S'adresser à Lingre Louis, cité Bréhard, Pouilly-s.-Charlieu (Loire).

Reims. — Adressez tout ce qui concerne la Fédération Libéraire du Nord-Est et le Groupe à E. Ternaux, 34, rue Fléchambault, Reims.

Permanence et dépôt de « Lib ». Abonnements à la presse Anarchiste chez R. Lebeau, 1, rue Pierret, à Reims.

Croix-Wasquehal. — S'adresser à Hogue Meurant, 1, rue d'Arcole, Croix (Nord).

La Vie de l'U.A.

Commission administrative. — Réunion lundi 28 septembre à 20 h. 30 local habituel.

Groupe du 9^e. — Le groupe se réunit tous les vendredis, à 21 heures, au tabac, 52, rue des Martyrs. Les 1^{er} et 3^e vendredis de chaque mois, assemblée d'informations, ou tous les sympathisants sont cordialement invités. Les 2^e et 4^e vendredis, réunion des seuls adhérents à l'U.A.

Groupe libéraire du 13^e. — Les camarades du groupe et de Bièvre, Gentilly, Ivry, Choisy-le-Roi sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le mardi 20 à 20 h. 30, au Lion d'Afrique, 11, place d'Italie. La propagande dans le secteur Sud-Est.

Groupe du 14^e. — Réunion ce soir vendredi, chez Fignier, à la Porte de Vanves, 5, boulevard Brune, Paris-14^e, à 21 heures précises.

Groupe du 15^e. — Réunion vendredi 25 septembre à 20 h. 30 à « l'Agneau », 73, rue Madeleine.

Les sympathisants sont cordialement invités. Groupe du 17^e arr. — Les libéraires de toutes les tendances et les sympathisants sont priés d'assister à la réunion pour la constitution d'un groupe qui aura lieu le vendredi 25 septembre, à 21 h., au café, 170, avenue de Clichy.

Groupe du 18^e. — Réunion du groupe tous les jeudis à 21 heures, 63, rue Doudeauville. Les 1^{er} et 3^e jeudis de chaque mois, assemblée d'informations, ou tous les sympathisants sont fraternellement accueillis. Les 2^e et 4^e jeudis, réunion exclusivement réservée aux seuls adhérents de l'U. A.

Groupe du 19^e Arr. — Réunion tous les jeudis à 20 h. 30, salle du café, 169, rue de Crimée.

Groupe du 20^e. — Tous les camarades et sympathisants sont priés d'être présents à la réunion qui aura lieu le jeudi 24 septembre. Réunion au lieu habituel, salle du Libéraire.

Argenteuil. — Groupe d'Etudes Sociales et d'Action Libéraire. Réunion et constitution de ce groupe le samedi 26 septembre à 20 h. 30 à la Maison du Peuple, 6, avenue Jean-Jaurès. Appel est fait aux lecteurs du Libéraire et aux sympathisants anarchistes.

Groupe de Bagneux-Montrouge. — Réunion du groupe vendredi 25 septembre à 20 h. 30, salle de la mairie à Bagneux. Tous les copains de Bagneux-Montrouge doivent être présents.

Groupe d'Ivry. — Formation d'un groupe jeudi 1^{er} octobre, 16, avenue de la République, salle Cadot. Tous les anarchistes sont invités. Un copain de la Fédération sera présent.

Groupe de Bagneux. — Le groupe se réunit tous les 1^{er} et 3^e vendredis de chaque mois, 27, rue Hoche. Les camarades anarchistes et sympathisants sont cordialement invités.

Banlieue Est. — Groupe de Montrouil. — Permanence les 2^e et 4^e jeudis de chaque mois, 20 h. 30, ainsi que tous les dimanches matin, de 10 h. à midi, salle de la Coopé, 11, rue de l'Eglise, Montrouil.

Groupe intercommunal de la banlieue Sud. — Réunion de tous les copains, lundi 28 septembre, à 20 h. 30, chez Maxm, 51, rue Frileuse, à Gertilly.

Neuilly-Puteaux, Nanterre. — Camarades de la région, soyez nombreux pour soutenir nos vendeurs du « Libéraire », et de « La Patrie Humaine » et « l'Espérance Antifasciste », tous les samedis à partir de 4 heures et demi, métré Porte Maillot.

Les fascistes se montrent de plus en plus provocants. Camarades, tous à l'action pour leur donner la leçon qu'ils méritent. La réunion du groupe aura lieu vendredi 2 octobre, à 20 h. 30, salle Municipale, rue Roque-de-Fillol, Sèvres-boulevard.

Groupe de Noisy-le-Sec. — Le groupe se réunit tous les 2^e et 4^e vendredis de chaque mois, au café du Sicle, maison Pige, face à la mairie. On trouve le « Libéraire » à notre siège, tous les vendredis matin, ainsi qu'à la crèche, le samedi matin.

Groupe Ermont et environs. — Réunion le 25 septembre, à 21 heures, 144, rue d'Ermon, à Saint-Germain. Organisation d'un meeting sur les événements d'Espagne.

Prière aux copains de Sannois d'être présents à cette réunion où il pourrait être envisagé une coordination des efforts des deux groupes.

Drancy. — Nous portons à la connaissance de tous les compagnons et sympathisants que la réunion du Groupe a lieu tous les premier et troisième samedis de chaque mois. Un appel pressant est fait à tous les anciens copains. Pour tout ce qui concerne le Groupe, adressez la correspondance à Schmied, 50, avenue Marceau, à Drancy.

Groupe communiste libéraire de Draveil-Vigneux. — Réunion tous les mercredis à 20 h. 30, café du Commerce, place de l'Eglise, à Draveil.

Clichy, Asnières, Levallois, Gennevilliers. — A la dernière réunion il a été décidé de se réunir désormais le dimanche matin. Donc les camarades du groupe se retrouveront dimanche matin 27 septembre à 9 h. 30 précises à l'endroit habituel, 102, quai de Clichy.

Ordre du jour : Causerie par un camarade sur un sujet d'actualité. Compte rendu financier. Vente du journal, vendredi et samedi, de 16 h. à 19 h., porte de Clichy.

Aimargues. — 1^{er} Le Groupe d'Etudes Sociales fait connaître aux sympathisants que son lieu de réunion est à la Maison du Peuple et les invite à y assister tous les premiers vendredis du mois sauf affaire urgente.

2^e Les jeunes camarades sont invités aux réunions des Jeunesses syndicales révolutionnaires où le meilleur accueil leur sera réservé.

Lunel. — Le Groupe Libéraire de Lunel fait connaître à tous les groupes que les correspondances, concernant le Groupe doivent être adressées à Chateaufort Joseph, rue Jeanne-d'Arc, Aimargues (Gard) et pour les fonds à Chateaufort Abel, rue des Lavois, qui les remettra aux intéressés ; compte financier du Groupe, avoir, 148 fr. frais, 1 fr.

Groupe de Champigny, Bry-sur-Marne, Le Perreux, Joinville. — Les camarades de ces localités désireux de travailler utilement pour notre idéal sont priés d'écrire au Libéraire, Chateaufort Abel, rue des Lavois, qui les remettra aux intéressés ; compte financier du Groupe, avoir, 148 fr. frais, 1 fr.

Groupe de Saint-Ouen. — Réunion tous les vendredis, à 21 heures, au restaurant Frayssé, 101, avenue des Batignolles.

Appel à tous les camarades anarchistes, sans distinction de tendance.

Amiens. — Pour les adhésions, s'adresser à Grévin, 3, rue Vascosan, Amiens.

Le « Libéraire » est en vente chez Legry, 3, boulevard de Châteaudun.

Brest. — Le groupe se réunit tous les quinze jours, le vendredi. La prochaine réunion aura lieu le 2 octobre, 20 h. 30, à la M. d. P. Invitation cordiale à tous les lecteurs du « Libéraire » pour y assister.

Le « Libéraire » est en vente chez Gaborit, dépositaire central rue de la Mairie, au kiosque Tourville, au Petit Riche, rue d'Aguillon, au bureau de tabac Philippe, rue du Pont.

Pour tout ce qui concerne le « Libéraire », s'adresser à Le Lanu Auguste, Maison du Peuple.



AU PORTUGAL

Les révolutionnaires espagnols dans les griffes de la dictature portugaise sont en danger de mort

Nous reproduisons ci-dessous l'émouvant appel adressé aux ouvriers français par les antifascistes espagnols réfugiés au Portugal. Elle émane des camarades des différentes organisations révolutionnaires d'Espagne, dont nous tairons les noms pour éviter les représailles cruelles dont les sièges de Salazar sont coutumiers. Les ouvriers révolutionnaires espagnols réfugiés au Portugal ont la satisfaction de faire un pressant appel aux masses ouvrières de France pour qu'elles viennent nous secourir par les moyens les plus sûrs et le plus vite possible, car nous vivons des heures tragiques et angoissantes en prison, tout en ignorant les motifs de notre emprisonnement. De plus les autorités nous défendent toutes communications avec le reste des ouvriers du monde.

Camarades, des infamies sans nom sont exercées contre ceux qui ont eu le malheur de mettre les pieds sur cette terre maudite.

Plus d'une centaine d'entre nous ont été remis par les autorités du pays aux cléricaux fascistes pour assouvir sur eux leur haine inquisitoriale. Et nous, les restants, sommes en prison, privés de toutes communications, pour le seul délit d'avoir défendu chez nous avec les armes, notre idéal, des griffes fascistes.

Nos vies sont entre leurs mains et nous nous trouvons en danger de mort par la honte clérico-fasciste : cela en violation des traités internationaux qui nous assurent la vie et la liberté.

Ne laissez pas, camarades de France, cette néfaste nation fasciste et tyrannique assouvir davantage sa haine contre les prolétaires espagnols en les tuant lâchement.

Libérez-nous des griffes de la mort. Pensez que nous sommes en prison, le cœur plein d'émotion, dans l'espoir que vos efforts feront pression pour notre prompt libération, heureux de retourner prendre à nouveau les armes pour la cause noble et de rédemption du Proletariat Mondial.

Vive la Solidarité Proletarienne!

EN BELGIQUE

Le Rassemblement pacifique de Bruxelles

Le rassemblement « pacifiste » de Bruxelles qui se termina par une « Fête de la Paix » nous a montré nos « nocées » belges à l'œuvre. Les camarades libertaires et différents groupes pacifistes, trotskystes et d'action socialiste-révolutionnaire distribuaient des tracts au public, au stade du Heysel. Les communistes de Staline livrèrent plusieurs camarades à la police et à la gendarmerie qui se trouvaient sur les lieux en nombre et en armes.

Malgré une propagande intensive et soutenue par des journaux bourgeois, très répandus, comme le « Soir », le R.U.P. ne put réunir à la fête de clôture que 13 à 20.000 personnes tout au plus.

A cette fête, musique et mouvements de gymnastes et discours des « légumes » bourgeois et démocrates de tous les pays s'alternèrent. Cachin, Racamond et Cie vinrent débiter leurs périodes national-communistes « au nom du prolétariat français ».

Le 12 septembre, en ce même stade de Heysel, également « pour la Paix », se réunirent 100.000 catholiques belges clôturant ainsi le VI^e Congrès catholique de Malines. Le Congrès catholique auquel prirent part toutes les tendances catholiques, sauf le mouvement de Rex, réunit dans la ville archépiscopale de Malines près de 12.000 personnes, déléguées par les groupes locaux des catholiques conservateurs (bourgeois et propriétaires fonciers) et des démocrates chrétiens (syndicats).

Le clergé voudrait unir conservateurs et démocrates en leur faisant adopter un programme commun, basé sur les encycliques papales et sur le corporatisme, mais jusqu'ici, on n'en est qu'aux rapports, projets et comités. L'obstacle principal venant du fait que les intérêts fondamentaux de la bourgeoisie industrielle et foncière catholique sont en antagonisme avec les revendications, même très modérées, des petits

paysans et ouvriers groupés par les démo-chrétiens.

Cet obstacle principal à l'union des catholiques se greffent aussi, cela va de soi, de multiples questions de clans et de cliques et l'opposition plus ou moins voilée qui existe entre les clans wallons et flamands sur la question linguistique.

Dans toute la Belgique, le mouvement fasciste de Rex continue une propagande méthodique, très habile, utilisant toutes les circonstances pour pénétrer dans les milieux ouvriers, comme le fit avant lui le national-socialisme allemand.

Lors de la grève de juin, le « Pays réel », organisa des collectes pour les enfants des grévistes tout en promettant aux industriels qu'il n'y aura plus de grève en régime rexiste et tout en fulminant contre les révolutionnaires-communistes « ruinant le pays. Le journal quotidien du rexisme est, techniquement, fort bien présenté, avec beaucoup de photos et des titres en gras, genre « Paris-Soir », mais au point de vue fond, quelle poubelle!

Sur nos frères d'Espagne surtout, aucun journal fasciste français, belge ou italien n'a atteint ce degré de mauvaise foi, de sadisme et d'hystérie, qui relève de la psychiatrie.

Les femmes aux seins couverts, les nonnes violées, les fœtus arrachés à la maternelle du ventre des femmes enceintes, les orgies, voilà comment le torchon représente nos camarades et empoisonne l'esprit de milliers, de centaines de milliers d'ouvriers et de paysans auxquels on l'envoie gratuitement.

« Fermer la gueule à nos chiens fascistes », comme vous l'avez si justement proclamé en France, c'est cela que tout ouvrier révolutionnaire doit faire.

Les ouvriers lorrains l'ont compris et chaque fois qu'un meeting rexiste est annoncé dans la région, pas un ne reste chez soi. Les démagogues rexistes doivent filer, malgré les troupes de gendarmes qui les protègent, devant les masses de mineurs en alerte.

Les bourgeois socialistes, eux, utilisent des moyens beaucoup plus « malins » contre les rexistes : ils interdisent « tous » les meetings et « tous » les cortèges des qu'un meeting rexiste est annoncé et, en fait, ce sont toujours les ouvriers qui écopent des charges et matriosages de la gendarmerie si chère du député socialiste. Celui-ci est d'ailleurs pas le seul à avoir l'« ordre » bourgeois, car six ministres socialistes ont approuvé la communication radiophonique que fit le premier ministre au nom du gouvernement, le mercredi 9 septembre; communication on ne peut plus menaçante pour le mouvement révolutionnaire belge. Il faudra renforcer l'autorité de l'Etat, dit-elle, nous voulons être plus forts et plus indépendants que jamais : tous les points de vue : au point de vue militaire, et au point de vue politique intérieure.

« Personne ne se substituera au Gouvernement, continue-t-elle, dans sa tâche essentielle qui est de protéger vos vies, vos biens, vos libertés ».

« L'ordre sera maintenu, aucune violence tolérée » et la gendarmerie recrutée perfectionnée ses armes (mitrailleuses pour combat de rues).

Le prolétariat conscient voit clairement de quoi il s'agit, malgré les interprétations démocratiques données à tout cela par les dirigeants socialistes.

« Les travailleurs n'apprécient pas les avantages acquis tout le jeu de leurs adversaires » dit le « Peuple » du 17 septembre 1936 aux prolétaires qui voient de plus en plus que le vague de grève de juin n'a pas fait reculer le patronat et que les revendications nominalement obtenues sont, et resteront lettre morte. Le coût de la vie a augmenté dans des proportions telles que les augmentations de salaires de juin sont réduites à zéro.

Mais ces constatations amères, pour les socialistes députés et gros meneurs des syndicats, ne sont que le fait d'« agitateurs insensés au service des possédants » ou de « fols insensés ». Les camarades, dans les syndicats, montrent cependant la situation réelle aux ouvriers et leur indiquent les leçons à tirer des grèves passées et la voie d'action directe qu'ils doivent suivre dans l'avenir.

Hélas ! partout où nous allons, outre les réformistes de toujours, nous trouvons sur notre chemin les « nacos » ! Ainsi dans les meetings organisés au sujet de l'Espagne on parle pendant une ou deux heures de l'action du gouvernement espagnol, des députés socialistes et communistes du Front populaire, mais pas un mot sur les anarchistes, ni de l'action directe ouvrière. De même, dans la presse socialiste, pas un mot sur les anarchistes. Le P.O.B. avait organisé la semaine passée un débat où devaient parler quatre Espagnols, dont un curé basque, député, ils ne parlèrent pas, car ils furent refoulés à la frontière (sous la démocratie, avec six ministres socialistes). On y parla gouvernisme, démocratie, etc., mais pas d'anarchisme... Demander la parole est une affaire, la recevoir, une autre...

Si vous préconisez, comme le font les libertaires et les socialistes A.S.R., etc., les milices de défense ouvrière et l'armement effectif de ces milices syndicales, les communistes et les social-démocrates crieront « au feu » ou « au provocateur », et lorsque, comme mardi 15 septembre à Senning, des ouvriers révolutionnaires accueillent le fasciste Degrelle de Rex en lui faisant siffler aux orilles quelques balles de revolver, un article paraîtra le lendemain, condamnant les « violences » et se réjouissant — « heureusement » — que les blessures des fascistes soient peu graves.

Malgré les expériences historiques des années d'après guerre qui montrent que partout où la bourgeoisie sent que les masses vont mettre en jeu ses privilèges sociaux, elle détruit froidement toutes les libertés démocratiques par le fascisme ou la dictature militaire — la social-démocratie belge s'en tient « à la démocratie et à la liberté ».

Dans le « Peuple », sous la signature d'A. Vautiers, nous pouvons en effet lire ces lignes édifiantes : « Nous sommes battus d'avance dans un domaine où se mesurent uniquement la force physique des deux camps. Outre que les tribulations fascistes peuvent compter sur des complicités que l'on commence à identifier, ils disposeront toujours de moyens matériels supérieurs à ceux auxquels nous pourrions recourir nous-mêmes. »

On voit par là que ces gens ne se décident jamais à la lutte réelle contre le capitalisme et l'Etat : lorsque les équipes de fascistes commencent à les liquider, comme en Autriche, ils prendront la fuite, laissant quelques milliers de braves de la base, combattre et mourir dans une bataille perdue avant d'être engagée.

A l'heure actuelle, nous allons vers un régime fort qui fera régner l'ordre à la façon de Noske à Berlin, avec l'appui de la plupart des dirigeants ouvriers. Les masses se laisseront probablement encore rouler un certain temps, grâce à l'appui de ces leaders et des ex-communistes ; puis, quand la révolte grandira de nouveau, le capitalisme chassera les réformistes et les autres antiques politiques et installera le paradis rexiste, à moins que, et c'est à cela que les libertaires doivent œuvrer, les syndicats ne se dégagent complètement de l'engrenage de la politique de collaboration avec le gouvernement et les sphères de la bourgeoisie, et ne s'engagent dans la voie de l'action directe et du syndicalisme révolutionnaire, vers le socialisme.

M. Groupe Anarchiste de Bruxelles.

De Sibérie en Espagne

Otello Gaggi, le libertaire italien déporté en Sibérie par ordre du G.P.U., demande de pouvoir donner sa vie pour le triomphe de la Révolution espagnole.

On connaît le cas de cet ouvrier révolutionnaire, condamné à 30 ans de prison en Italie pour tentative insurrectionnelle, réfugié en U.R.S.S. depuis quatorze ans. Arrêté le 2 janvier 1935 avec des milliers d'autres comme suspect à la suite de la mystérieuse affaire Kirov, il a été condamné, sans procès, avec sa compagnie, à trois ans de Sibérie.

Les protestations qui se sont élevées dans le monde entier contre les ignobles procédés d'un régime policier n'ont valu à notre camarade aucun adoucissement de sa situation. Bien au contraire, on a poussé l'infamie jusqu'à refuser de le déporter au même endroit que son compagnon : en effet, l'une est en Sibérie Asiatique, dans un petit village perdu sur le fleuve Colim ; l'autre dans les déserts de sable de l'Asie Centrale, à Semipalatinsk.

Afin de bien caractériser l'état d'esprit des hommes que le gouvernement bolchevique s'acharne à persécuter et qu'il accuse à tout propos de « contre-révolutionnaires », nous donnons ci-après copie d'une requête qu'Otello Gaggi a introduite auprès des autorités :

« A la Section Internationale de la III^e Internationale, Moscou, 15-8-36.

« En Espagne, la cristallisation de toutes les forces antifascistes pour la défense de la Révolution est chose accomplie.

« Les blouses bleues des ouvriers et des paysans ibériques dressent un barrage infranchissable à la marche des hordes fascistes. La victoire des bandes barbares de Franco signifierait le renforcement du fascisme dans le monde entier, la terreur, la guerre.

« Nous tous, nous devons, avec notre solidarité effective, aider le peuple espagnol dans sa lutte héroïque pour le triomphe de la Révolution Sociale.

« Quant à moi, après avoir lutté contre les hordes de Mussolini en 1921 et avoir été condamné à trente ans de bagne, je vous demande, à vous antifascistes, qu'il me soit permis de partir volontairement en Espagne pour y combattre et mourir, s'il le faut, pour la Révolution Sociale.

« Nous doutons fort que le gouvernement de Moscou donne une suite favorable à cette demande.

Pour deux raisons, surtout :

1° Pour ne pas fournir la preuve que dans ses bagues et en Sibérie vivent des révolutionnaires authentiques, toujours disposés à donner leur vie pour la liberté.

2° Pour ne pas déplaire aux gouvernements fascistes, aux injonctions desquels il a aussitôt obéi lorsqu'il s'est agi de donner des gages avec la plus lâche des « neutralités ».

Pour C.I.D.A. : HEM DAY.

LE COIN DES JEUNES

APPEL URGENT AUX CAMARADES ETUDIANTS

Pendant des années les fascistes ont infecté le quartier latin, ils étaient en maîtres dans les Facultés et les Lycées. Leurs provocations continuelles furent laissées sans réplique par les éléments antifascistes.

Mais actuellement le règne des sbires royalistes va sur sa fin. Il faut que le quartier latin redevenue ce qu'il a été du temps de Valles : le bastion de la pensée libre et révolutionnaire.

Des centaines de camarades quittent les vieilles organisations politiques dont ils n'attendent plus rien. Il faut qu'ils viennent à nous. Le « Groupe d'Etudiants Libertaires » de projet va devenir réalité. Il faut que tous les camarades étudiants, lycéens, élèves des écoles professionnelles qui sont en contact avec nous se considèrent comme mobilisés.

Le vendredi 2 octobre à 21 heures aura lieu l'assemblée constitutive du G. E. L. nous comptons sur la présence de tous. Pour un solide groupe étudiantin libertaire. Pour l'épuration complète du quartier tous à la grande

Jeunesse du 19^e. — La réunion du groupe des jeunes aura lieu mercredi 30 septembre à 20 heures 30, salle du Café, 169, rue de Crimée. A cette réunion sera envisagée l'organisation d'un meeting dans l'arrondissement. Appel aux jeunes sympathisants.

Jeunesse anarchiste du 20^e. — Réunion tous les vendredis soir à 21 heures, local du « Libertaire », 29, rue Plat.

Appel à tous les sympathisants et jeunes révolutionnaires.

L'Assemblée constitutive du Groupe d'Etudiants Libertaires aura lieu

le vendredi 2 octobre à la Salle Chastant

11, rue Lanneau à 21 heures

Orateurs : Delman, Charles Robert, Henri Lucien.

Finances Front Populaire

Lorsque le 10 juin dernier, Vincent Auriol exposa à la Chambre son programme financier, Paul Reynaud, dans une interview, lui prédit qu'il échouerait dans sa tentative et conclut : « Vous n'aurez pas alors le droit de dire au pays qu'il n'y avait pas d'autre politique possible. »

Quelle était donc à cette époque la situation financière de ce pays ?

Vincent Auriol, à la date du 1^{er} juin, chiffrait le déficit budgétaire à 6 ou 7 milliards. Les facilités de réescompte des Bons du Trésor, pris par les banques privées à la Banque de France, constituaient, en fait, une avance de ce dernier Institut à l'Etat. Sur 21 milliards 940 millions en circulation le 15 juin dernier 14 milliards étaient escomptés à la Banque de France ; il restait à cette époque une marge d'émission de 840 millions seulement.

Or les besoins de la Trésorerie exigeaient à bref délai une dizaine de milliards. Vincent Auriol demanda donc à la Chambre, qui accepta, le vote d'une convention entre le Trésor public et la Banque de France, transformant le chapitre de réescompte des Bons du Trésor en avances temporaires de l'Institut d'émission à l'Etat et assurant au Gouvernement une marge de 10 milliards.

L'inflation était donc commencée depuis des mois. Le seul mérite de Vincent Auriol aura été de l'avouer officiellement.

Mais depuis où en est le gouvernement de Front populaire ?

Le bilan de la Banque de France à la date du 4 septembre va nous donner quelques renseignements.

Les avances directes de la Banque de France à l'Etat, d'après la convention du 18 juin dernier, s'élevaient à 10.928.423.300, plus 2.905.000 de Bons du Trésor et effets de collectivités publiques.

Les avances prévues dans le second point de la convention du 18 juin passent en une semaine de 500 à 900.000.000. Situation donc assez peu brillante et qui ne paraît guère devoir s'améliorer.

En effet, l'émission des Bons du Trésor à court terme qui, dans l'esprit de Vincent Auriol, devait lui permettre de ne pas utiliser le découvert de la Banque de France et même, si possible, de rembourser une partie de ses avances ne répond pas à ses espoirs.

L'existence de petites coupures destinées à la masse ouvrière et paysanne ne suffit pas. Or les gros souscripteurs habituels, hostiles au Front Populaire, sont restés sourds aux appels du gouvernement. Ces gens-là pratiquent la politique du pire et ce n'est pas par des appels à la confiance qu'on arrivera à faire sortir leurs capitaux.

Les gros et moyens capitalistes veulent une politique bourgeoise, autoritaire, qui sauvegarde leurs privilèges ; ils ne se sentent plus en sûreté et cachent leur argent. Chaque avantage obtenu par la classe ouvrière les pousse un peu plus vers les solutions fascistes.

Les dispositions prises vis-à-vis des avoirs à l'étranger sont tout aussi inefficaces.

Le déficit budgétaire, malgré les quatre à cinq milliards que rapportera néanmoins l'emprunt, va encore s'accroître par l'augmentation des crédits destinés au renforcement de la « défense nationale », soit, pour cette année seulement, 2.700.000 de dépenses militaires nouvelles.

Le Front Populaire suit la même route que ses devanciers. Ne voulant et ne pouvant pas appliquer la formule : à situation révolutionnaire, moyens révolutionnaires, le Front Populaire s'embourbe de plus en plus. La dévaluation, ou l'alignement des monnaies, pour employer une formule plus séduisante, apparaît comme inévitable à échéance plus ou moins brève.

Et après ?

Pour nous, révolutionnaires, la dévaluation ne pourrait se concevoir que pour une période transitoire, celle du passage de l'économie capitaliste à une économie socialiste, donnant ainsi le temps aux organisations ouvrières de mettre sur pied le nouveau système social.

Autrement, avec le gonflement progressif du déficit budgétaire, la dévaluation ne donnerait rien. Le lendemain, la situation serait aussi difficile que la veille.

Quant aux grands travaux, leur mise en route s'avère de plus en plus difficile ; il faut pour cela de l'argent, beaucoup d'argent même, et ce ne sont pas les emprunts locaux qui donneront, même partiellement, les garanties nécessaires à leur financement.

Que faire donc ?

Tenir la main à la stricte application des conventions collectives de travail signées par le patronat.

Contre la hausse injustifiée du prix de la vie, réclamer l'échelle mobile.

Mais surtout préparer les masses ouvrières, par l'intermédiaire des syndicats, à la prise de possession des moyens de production et d'échange, seul moyen de « faire payer les riches », et, en attendant, exiger le contrôle ouvrier.

En un mot, à la politique réformiste petite-bourgeoise du Front Populaire, substituer une politique ouvrière réaliste.

SECHAUD.

EN REPONSE AUX PATRONS DU TEXTILE

Ce que veulent les ouvriers

ILS VEULENT qu'à l'usine où ils font leur devoir, les ouvriers conservent l'exercice de leurs droits.

ILS VEULENT que la volonté de millions de volés prime celle de quelques centaines de voleurs.

ILS VEULENT que leur action soit respectée des provocateurs patronaux et de leurs valets fascistes.

ILS VEULENT conquérir leur droit à l'existence que leur refuse la rapacité du capital.

ILS VEULENT que la force ne soit plus l'arme des riches, mais qu'elle demeure l'outil du peuple à travers la Révolution ouvrière.

ILS VEULENT substituer à l'illégalité des patrons l'embryon de légalité ouvrière que constituent les conseils d'usine.

ILS VEULENT conquérir pour les volés le droit de faire rendre gorge aux voleurs.

Mais ils veulent par dessus tout que soit brisé ce monde ignoble où le patron parle en maître.

SOUSCRIPTION POUR L'ESPAGNE ANTIFASCISTE DU 1^{er} AU 23 SEPTEMBRE

Kaminsky 83; F. Saché 10; H. Maire 44; J. Martino 60; P. Evry 100; E. Boli 78; G. Laveau 5; Collecte L. Martin 24; Rousselet 49; M. Bécant 25; Moras 25; C. Bollery 47; Pilot 80; Wulens 25; H. Arnoux 38; Deix 26 30; A. Charles 50 fr. 50; Cl. Dervieux 60 fr.; Leynaud et Etienne 15 fr.; Aupetit 15; Ch. Frémont 25; Frappet 22; L. Touchard 80; A. Rives 10; A. Allume 100; F. Cotard 5; L. Fournier 16; H. Guilly 34; L. Mancel 3; A. Gilbert 10; K. Duval 40; P. Clémence 44; J. Puerta 38; P. Evry 100; Lefebvre 100; J. Puerta 49 fr. 50; Baleyre 5; Maisse 40; J. Lecq 20; Pierre Evry 100; Salvador 50; R. Touchard 175; L. Brato 5; M. Desiet 22 50; Coussinier fils 100; L. Le Bot 44; L. Mancel 5; Usines Babcoq Wilcox 82; Bel 50; Van Heck 20; Moderne Paris 33; Groupe de Clichy 67 50; Liste Mord 48 50; Liste Hans Raymond 35 50; Ri-bolle 20; Pocher 10; Senguer 23; Orlandi 10; N. Tennant 4; René F.A.I. 15; Reguero 25; Paul 10; Un copain étranger 5; Aubert 5; Liste Berger 41 50; Libellule 10; L. Loré 20; Thérèse et Léon Empire 50; Groupe d'Amiens 51; Un copain italien 20; Municipaux rue de Meaux 164; Leblanc 24; Belin 10; Loyot 50; Liste Séchard 30; Mack-Eldry 25; Bouysous 10; Liste Dubuis 140; Liste groupe de la Courneuve 38; Pierrot 5; Noémie, Camille et Jean 20; Groupe d'A.P.S. de Gagny 30; Van Hecke 20; L. Martin 10; Liste Roger 34; Guidet 5; Liste Fonteneau 53 50; Quotidien et groupe de Montrouge 144; Le Hennaf 10; M. Liégeois 5; Liste S. Casella 130; Liste F. Faucier 55 francs.

Rectification de la liste précédente : Liste Noémie, Camille et Jean, 35 fr. au lieu de 15 fr. Liste Vanel 105 fr. 50 au lieu de 100, ce qui porte le total de 21.302 fr. 20 à 21.327 fr. 70.

Total de cette liste 3.771 50
Total des listes précédentes 21.327 70

Total général 25.099 20

REÇU AU COMITE ANARCHO SYNDICALISTE EN FAVEUR DE NOS CAMARADES DE LA C.N.T. ET DE LA F.A.I.

Liste n° 246 versée par Thomas et Gil 35; Groupe An. de Reims versée par Lebeau 100; C. Dupin, instituteur à Albon 50; Liste n° 245 versée par Gil et Riis 34; Liste de souscription Lalande versée par Foyeur Ch. 142; Mlle Arg. Carrières-sur-Seine 50; C. Grais José, 34; Béziers 1.000; C. Louis Graus Béziers, 1.000 francs; C. R. Benevay 1.000; C. Joseph Tolo 300; C. March G. Béziers 500; C. March R. 500; C. Angèle Geroni, Béziers 500; C.A. Sabatut, 500; C. Simon Weiss, à Berck 72; Reliquat Groupe des A.U.O. de Carrières-sur-Seine, versée par Girard 28 25; Le Semeur (Falaize) 350; C. Philippe T. 13; C. Serre Jean, à Fourchambault 40; Groupe An. de Lille 400; Un Paysan de Loir-et-Cher versé par Madel 50; C. Léon Empire 3; Liste n° 217 versée par Lopez Noé 73; Liste n° 258 Maison Bonhaïfous, Saint-Ouen, versée par Rognie 123 50; C. Roche Sébastien, à Oulins 30; Groupe Harmonie de Saint-Gilles versée par Calache 315; Union Anarchiste 1.000; Collecte du Syndicat des Cheminots de Villeneuve-sur-Lot, versée par Deluret 207; Collecte du Syndicat de la Chaussure de Villeneuve-sur-Lot, versée par Deluret 405; C. Marinari 15; Un Sympathisant marseillais 10; Souscription de Croix (Nord), versée par Hoche Meurant 61; Liste n° 214, collecteur Noël Georges (Agen) 430; C. Nicolas 25; Jean 10; Maurice 2; Pierre 10; René 2; Legay 16; Fernand 10; Aubergier Manolo 20.

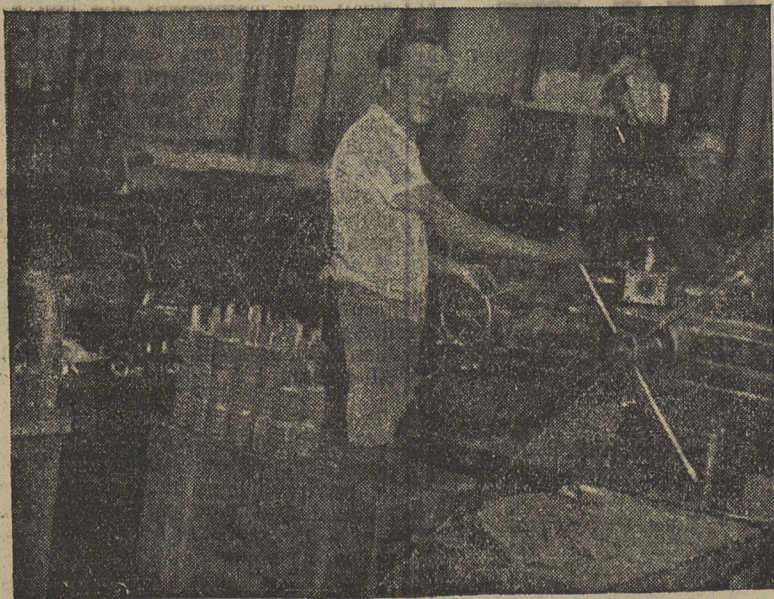
Total de la présente liste 9.657 75
Total des listes précédentes 11.079 15

A ce jour 20.736 90

A TOUS NOS CAMARADES

Chaque jour, nous recevons au chèque postal des sommes, dont les camarades expéditeurs ne doivent aucune indication sur leur destination, cela nécessite de notre part une correspondance qui peut et doit être évitée; nous re-nouvelons donc auprès de nos camarades qui envoient de l'argent au chèque postal de notre camarade Gamin, de donner des indications précises sur leur destination.

Giraud Victor.



Des munitions pour la défense...



...Pour qu'ils tiennent

Abonnements au "Libertaire"

FRANCE		ETRANGER	
62 Nos	22 fr.	52 Nos	30 fr.
26 Nos	11 fr.	26 Nos	15 fr.
13 Nos	6 fr.	13 Nos	7 fr. 50

Chèque postal : N. Fancier, Paris 596.08
20, rue Plat, Paris (30e)

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

Devant l'offensive fascisto-patronale

Ceux qui s'imaginaient que l'immense mouvement qui a soulevé en juin le monde ouvrier français avait pour longtemps intimidé le patronat étaient véritablement bien naïfs.

Beaucoup avaient vu dans les accords Matignon une sorte de traité de paix entre le patronat et la classe ouvrière.

Nous n'avons cessé ici de mettre en garde les militants ouvriers contre cet illusionnisme. Nous leur avons rappelé sans cesse cette vérité élémentaire que dans la guerre sociale qui oppose en permanence les ouvriers aux patrons, ces derniers, quelles que soient les apparences, ne désarment jamais.

En juin, le patronat, courbant un moment le dos sous l'orage des grèves d'occupation, avait fort habilement cédé devant la menace de ses exploités. Ce n'était là qu'une feinte. On s'en aperçoit aujourd'hui que renait avec une ampleur inquiétante l'agitation fasciste.

Il est clair que celle-ci est encouragée, organisée, stipendiée par les grands magnats de ces deux cents familles qui ont d'ailleurs, entre parenthèses, disparu des préoccupations de nos « révolutionnaires » tricolores.

Si on avait le moindre doute à cet égard, on n'aurait qu'à consulter l'affiche qui vient de faire apposer sur les murs de Paris le Comité central du Textile.

C'est un véritable monument d'impudence et de cynisme où l'intention d'agressivité est évidente.

« Les patrons, dit-elle, ne veulent plus que leurs usines soient occupées. »

« Ils ne veulent plus de piquets de grève. » Ils ne veulent plus se voir bloqués dans leurs usines. » « Ils ne veulent plus ! » « Ils ne veulent plus ! » C'est le leit-motiv qui revient sans cesse.

Il est clair que si aujourd'hui le patronat se permet de parler sur ce ton, c'est qu'il se croit en mesure de réaliser au moins en partie ses menaces. Aussi les rumeurs qui circulent sur l'éventualité d'un coup de force fasciste ne sont-elles pas à dédaigner. La corrélation étroite qui unit par-dessus les frontières la classe exploitatrice de tous les pays s'est évidemment resserrée, à l'occasion des événements d'Espagne. Le patronat international sent à merveille le danger que représenterait pour lui un triomphe de nos frères d'Espagne. Chez nous, il a déployé des efforts aussi intenses qu'habiles pour juguler l'aide que la classe ouvrière vient apporter aux antifascistes espagnols. Et ce n'est pas par hasard qu'il choisit le moment où les difficultés innombrables qui assaillent l'Espagne ouvrière dans sa lutte héroïque se multiplient, pour lancer ici son offensive.

On aperçoit par là à quel point à la solidarité patronale doit correspondre la solidarité ouvrière.

En dehors de l'aide matérielle qu'il nous faut apporter aux combattants antifascistes d'outre-Pyrénées, il est nécessaire que nous nous organisions solidement pour parer à l'attaque patronale et fasciste qui se prépare.

C'est le rôle des organisations syndicales qui recèlent maintenant dans leur sein l'immense majorité des exploités, d'alerter ceux-ci et de les orienter vers la résistance active.

Que l'exemple de l'Espagne ouvrière, là encore, nous serve de leçon. C'est parce qu'il y avait de l'autre côté des Pyrénées une puissante organisation ouvrière, la C.N.T., parfaitement adaptée à la lutte et à l'action directes, que dans la formidable bataille engagée — où les forces sont d'ailleurs inégales, on le voit trop en ce moment — le prolétariat espagnol a pu résister.

Il est urgent que nous nous inspirions de ces méthodes.

... Faute de quoi, les acquisitions ouvrières de ces derniers mois risquent fort d'être emportées, et avec elles les militants eux-mêmes, par la vague de réaction sociale que le fascisme français tente d'organiser en ce moment.



LIRE EN 2° PAGE :

A travers la presse enchaînée
par Ringeas.

EN 3° PAGE :

Les informations
de Ridet et Carpentier.

EN 4° PAGE :

Ce que sont les nôtres.
Dictature du prolétariat ou self-gouvernement ?

par Charles Robert.

EN 5° PAGE :

L'action des milices.

EN 6° PAGE :

La tribune syndicale.

EN 7° PAGE :

Finances « Front populaire »
par Séchaud.

AVEC NOS FRÈRES D'ESPAGNE

Par le cœur, par la raison, par l'action

A nos amis d'Espagne va, fervente et passionnée, notre solidarité. Elle leur est acquise totalement : solidarité du cœur, de la raison, de l'action.

Nul, parmi nous, ne peut leur marchander celle du cœur : ils se battent avec une vaillance qui n'a jamais été dépassée ; ils versent généreusement leur sang pour défendre le plus précieux des biens : la liberté ; et, pour pousser aussi loin qu'ils le peuvent la réalisation effective de notre magnifique idéal, ils bravent, intrépides, tous les dangers et font fi, impavides, des représailles impitoyables qui s'abattent sur eux — ils le savent — sur eux et sur les leurs, s'ils ne parviennent pas à abattre les brigands sanguinaires qui veulent les ramener aux temps du pire esclavage.

Dites, mes chers compagnons, est-il possible que notre cœur hésite un seul instant à prodiguer à de tels hommes le don de notre solidarité admirative, affectueuse, fraternelle et sans bornes ?

Dès qu'il nous a été donné d'apprécier les forces en guerre et de constater l'acharnement du combat, nous avons eu le sentiment que l'enjeu de la lutte ne se limite pas à l'Espagne. De jour en jour, nous avons pris conscience du sens exact et profond de la bataille, et nous avons de mieux en mieux compris que, sur cette terre classique de

l'Inquisition religieuse, de la féodalité terrienne, du despotisme militaire et de la tyrannie capitaliste, se joue une formidable partie dont les conséquences, débordant l'Espagne, sont appelées à s'étendre de proche en proche et rapidement aux autres pays.

Suivant, avec une attention et une clairvoyance constamment accrues, l'aspect et le caractère des événements en cours, nous avons graduellement acquis la conviction que ce n'est pas uniquement le sort immédiat de l'Espagne ouvrière et paysanne qui va se décider, mais, à brève échéance, le destin des opprimés et exploités de partout.

L'attitude de la Presse internationale, vendue comme toujours aux puissances d'argent et reflétant plus que jamais les tendances et les aspirations des forces d'autorité, ne laisse subsister à cet égard aucun doute.

Désormais, le problème est posé en termes simples, clairs et précis : il s'agit de savoir qui l'emportera : ou du millénaire régime social qui ne veut à aucun prix disparaître, ou du régime social en gestation, qui a l'inflexible volonté d'apparaître et de vivre.

Telle est l'immense portée de la lutte qui, chacun le sent, ne s'achèvera que lorsque l'écrasement des uns ou des autres sera complet.

C'est pourquoi nous avons la certitude que la défaite de nos amis espagnols serait notre propre défaite, et que leur victoire sera notre propre victoire.

Nos intérêts les plus vitaux se trouvant, dans ces conditions, étroitement associés à ceux de nos frères d'Espagne, dites, mes chers compagnons, est-il possible que notre raison leur soit moins solidaire que notre cœur ?

Donc : à l'élan instinctif et spontané de notre sensibilité, vient s'ajouter la poussée réfléchie et consciente de notre raison.

C'est quelque chose ; c'est même beaucoup ; mais ce n'est pas tout. C'est l'indispensable, mais pas le suffisant.

Notre solidarité ne doit pas s'arrêter aux frontières du cœur et de la raison ; elle doit s'affirmer, en outre, dans le domaine de l'action.

Je voudrais bien dire tout de suite sous quelles formes nous pouvons et devons assurer à nos chers amis, et d'extrême urgence, l'apport de notre solidarité active.

Mais le temps me manque ; on attend ces lignes que je rédige un peu hâtivement.

A la semaine prochaine.

SEBASTIEN FAURE.

Utilisons le masque gouvernemental

La réaction du prolétariat espagnol à l'insurrection fasciste a soulevé la question des rapports internationaux de l'Espagne. Dès le début des hostilités, la sympathie active des fascistes s'est manifestée naturellement en faveur de leurs complices Franco et Mola. L'affaire du reste était préparée de longue date. Mussolini et Hitler avaient abondamment pourvu la clique militaire de matériel, de numéraire et sans doute de promesses concrètes pour l'avenir.

La forme totalitaire de ces régimes permet toutes les entreprises internationales sous le couvert d'une diplomatie stylée. L'absence d'opposition intérieure, l'exaltation de l'esprit national au détriment des intérêts réels, offrent au pouvoir central un appui important dont il use comme d'une approbation de son peuple.

Tout autre est la situation des démocraties. Les divergences de classe ont reçu de la forme du régime le pouvoir de se manifester et déterminent des courants qui réagissent à tout moment sur la direction gouvernementale. La démocratie n'est pas un tout, mais un corps inerte dont la direction est au plus fort. L'âme des démocraties est en mouvement perpétuel. Et si parfois les « révolutionnaires » saisissent les rênes gouvernementales, c'est sous la restriction formelle que la direction peut en revenir au plus fort, quand se manifestera la « volonté générale ».

Et les partisans de l'intervention française en Espagne ont tout simplement oublié une chose : c'est que la France est une démocratie de forme petite-bourgeoise dont le gouvernement socialiste n'est pas le dictateur, mais le masque. Il est piquant de souligner que des « révolutionnaires réalistes » qui ont appris à distinguer les fondations d'un régime de sa superstructure, tombent les pre-

miers dans le traquenard grossier d'une démocratie agissant dans l'intérêt du prolétariat.

Nul n'ignore la forme actuelle du gouvernement français. Si les communistes insistent pour obtenir de Léon Blum une action qu'il n'est pas en mesure d'entreprendre, ou bien ils tombent dans une conception primaire de la démocratie, ou bien ils cachent sous leur position présente une volonté belliqueuse que nous avons le devoir de dénoncer.

La bourgeoisie française représentée au gouvernement par Delbos et la clique radicale s'est fermement prononcée contre la livraison officielle d'armements à l'Espagne antifasciste. Une nouvelle position gouvernementale dans la politique espagnole suppose donc préalablement un remaniement ministériel, et une nouvelle consultation populaire.

Pour être favorable à nos amis espagnols, cette opération doit s'effectuer dans un sens révolutionnaire. Il est probable que les radicaux débarqués sur une divergence de politique internationale ne permettraient pas une réédition du Front populaire.

Devant la poussée prolétarienne, les classes petites-bourgeoises sont beaucoup plus décidées à faire un pas en arrière qu'un pas en avant. Les radicaux sont au gouvernement le fidèle reflet d'une classe en continuelle oscillation entre la République autoritaire et la République sociale. Le problème intérieur se ramène pour ces classes à une politique de bascule qui les maintient à égale distance des extrêmes. Si elle s'est prononcée pour une forme socialiste de gouvernement, cette décision n'est que temporaire parce qu'elle n'est pas une volonté émancipatrice mais une base combinatoire politique.

Il n'échappe à personne que le régime in-

terieur détermine rigoureusement la politique extérieure du gouvernement. Nous avons insisté plusieurs fois dans le *Libertaire* sur la subordination du second problème au premier. Nous devons sans doute y revenir souvent puisque des politiciens « réalistes et conscients » ne sont plus disposés à l'admettre.

Les révolutionnaires les plus cuirassés de scepticisme petit-bourgeois font appel aux gouvernements comme à une richesse inépuisable. Nous devons les mettre en garde contre une estimation superficielle de la capacité gouvernementale. Le Front populaire n'est pas un bloc, mais un ramassis d'intérêts, d'opinions divergentes et de tendances qui s'effritent.

On ne peut pas demander au gouvernement français ce qu'on voit faire aux fascistes.

Le prolétariat français est aux côtés de ses frères espagnols. Mais il connaît les capacités de son gouvernement. Il sait qu'une politique de réalisme prolétarien ne viendra pas de lui, mais d'une substitution des ouvriers au mauvais vouloir des éléments petits-bourgeois, de la lutte intransigeante et rapide contre les ennemis de l'intérieur, d'une neutralisation de la clique fasciste, d'une volonté révolutionnaire cohérente et manifeste.

Il faut exiger des éléments quelque peu conscients du gouvernement, non de rompre une neutralité de façade, mais de faciliter l'aide directe du prolétariat. Il faut constituer profondément le Front révolutionnaire de secours à l'Espagne.

Le gouvernement est un masque.

Sachons utiliser le masque.

LUC DAURAT.

Le Comité Anarcho-Syndicaliste U.A., C.G.T.S.R., F.A.F., invite le peuple de Paris à assister en masse au

Grand Meeting

qui aura lieu le jeudi 1^{er} octobre à 20 h. 30, dans la Salle de la Mutualité, rue Saint-Victor (Métro : Maubert-Mutualité).

CAMARADES,

Vous êtes mal renseignés sur ce qui se passe en Espagne. Les journaux vous donnent des informations confuses, contradictoires et, toutes, plus ou moins entachées de l'esprit de parti.

Il est cependant nécessaire que vous soyez loyalement renseignés et nous sommes certains que vous désirez l'être.

S'il en est ainsi, venez entendre nos orateurs. Ils vous exposeront

La vérité sur le drame espagnol

Prendront la parole :

Pierre BESNARD,
Secrétaire de l'A. I. T.,
Retour d'Espagne

Sebastien FAURE,
Union Anarchiste

OLIVE,
C. G. T. S. R.

RINGEAS,
Jeunesses Anarchistes

UN DELEGUE DE LA C.N.T. - F.A.I.

Participation aux frais : 2 francs, 1 franc pour les chômeurs.

LE COMITE ANARCHO-SYNDICALISTE.

Attention, Dangers !

Je persiste à penser, et j'en demande bien pardon à ceux qui ne sont pas de mon avis, qu'il faut savoir gré à M. Léon Blum d'avoir su, tout récemment, éviter le péril d'une guerre européenne.

J'éprouve quelques immenses regrets. Le premier, c'est que même dans des milieux qu'ils ne contrôlent pas encore, l'on n'ait pas compris et dénoncé la manœuvre des émissaires de Moscou, leur intolérable prétention de faire prendre par « l'allié » des responsabilités et de couvrir des risques auxquels le gouvernement du Kremlin se refusait. Enfin qu'on n'ait pas vu qu'en suivant certains vœux bruyants, on serait allé tout droit à la transformation de la guerre civile espagnole en une tuerie internationale, désastreuse pour la cause même que l'on prétendait défendre.

Je déplore surtout que ce genre de politique, qui mène aux aventures sanglantes, n'ait été jusqu'ici freiné que par une résistance gouvernementale qui ne se retrouvera peut-être pas une autre fois, et appuyé par les « masses prolétariennes » ou tout au moins, ceux qui s'arrogent le monopole de parler en leur nom.

Il se peut d'ailleurs que toute cette campagne tapageuse n'ait été qu'une manœuvre. Manœuvre pour user et discréditer un gouvernement qui n'est pas assez l'esclave de l'allié russe. Manœuvre pour exacerber les antagonismes nationaux dont l'alliance franco-russe a besoin pour exister.

Toute la politique extérieure russe vise à exaspérer, exacerber, rendre ingérissables les désaccords et les risques de conflit, déjà assez sérieux, entre la France et ses voisins. Toute une série d'organisations politiques plus ou moins bourgeoises, toute une presse aux nuances nombreuses et variées s'y emploient avec zèle. Tout ce qui peut aggraver la tension internationale y est salué avec des cris de triomphe. Tout ce qui peut l'atténuer y est considéré comme une défaite et une trahison.

Il se peut que le gouvernement de l'U.R.S.S. ne désire pas la guerre, tout en poussant à ce qui la déclencherait. Il se peut que, malgré son immense armée, il ait surtout peur du Japon et de l'Allemagne et cherche à obliger à tout prix la France à rester son allié.

Toute une démagogie est menée dans les milieux ouvriers français, sur la nécessité de défendre l'U. R. S. S. Et tel est le pouvoir des formules vulgarisées que bien peu osent répondre qu'il n'y a pas de nécessité de sacrifier des existences humaines pour maintenir la dictature bolcheviste en Ukraine, pour sauver la bureaucratie et la bourgeoisie russe et ce genre d'émancipation dont un rescapé, qui le connaît bien a pu écrire qu'il n'est personne qui revenant de là-bas puisse dire qu'il y ait vu un socialiste, un anarchiste ou un syndicaliste en liberté.

**

Si les bolcheviks se contentaient de dominer le sixième du globe, et de tyranniser près du dixième de l'humanité, nous pourrions ne leur accorder qu'une part relative de notre attention. Si le parti communiste français et ses alliés militaires, financiers, politiciens marionnettes et aventuriers de toute sorte, ne menaçaient pas de nous imposer le pouvoir absolu de sa camarilla, il n'y aurait pas, et pour les moins sectaires, l'urgence qu'il y a à s'opposer à ses menées.

Aujourd'hui, une grande partie de la classe ouvrière ressent un malaise bien naturel.

Beaucoup de ses espérances n'ont pas été réalisées. Elle sent d'autre part que beaucoup de ses mouvements sont détournés et exploités à des fins suspectes.

Les organisations syndicales elles-mêmes, si complaisantes à se laisser intégrer dans la politique et la plus mauvaise, finissent par s'inquiéter et protester plus ou moins clairement. Mais assez tard et assez vainement. Les travailleurs ont raison d'être mécontents. Et qu'ont-ils de mieux à leur proposer ?

Les uns se démoralisent. Les autres songent à la « petite révolution » préconisée par les cellules. Et en fin de quoi on leur dirait que maintenant que l'on a un vrai bon gouvernement, il va falloir laisser la les revendications indiscrètes, travailler dur pour un médiocre salaire, comme on l'a fait en Russie, pratiquer la discipline de fer, l'obéissance passive et préparer intensivement la défense nationale et celle de l'U. R. S. S.

Mais il se peut aussi que beaucoup, et la plupart, dégoûtés du régime qu'on leur prépare chaque jour davantage, du pain rare et cher, de la paix mise en péril et de la liberté diminuée, se donnent au premier aspirant dictateur qui saura utiliser leurs déceptions. Nous ferions bien de songer, et bien sérieusement, à ce qui s'est passé en Allemagne.

**

Nous avons appris, l'histoire récente nous a appris qu'il est des « révolutions » où les travailleurs ne perdent leurs vieilles chaînes que pour en recevoir de neuves, plus lourdes, mieux assujetties, et plus difficiles à rompre.

EPSILON.

(Lire la suite en 4^e page.)